

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LA FONTAINE

Celui qu'on appelle le *Bonhomme* & qui porte cependant d'une façon si marquée le cachet de la malice gauloise, cet inimitable fabuliste que nos ancêtres savaient par cœur, réunit en lui la double tradition antique & française. Il s'assimila Esope & Phèdre, tout en gardant la langue libre & familière de nos anciens écrivains, la fine simplesse de Joinville, les expressions pittoresques & hardies de Marot & de Saint-Gelais. De cet ensemble si spontané & si cultivé à la fois, naquirent ces œuvres inimitables, ce style délicat, plaisant, charmant, profond, qui place La Fontaine dans un rang à part, & bien au-dessus de tous ceux qui ont parcouru la même voie. L'apologue a tenté les écrivains de toutes les nations : Esope, le misanthropique Esope, brille par le naturel & la concision ; Phèdre, qui le mit en latin, le revêtit d'une forme élégante ; Horace, dans le *Rat de ville* & le *Rat des champs*, orne de son charme & de son esprit une pensée assez vulgaire ; un autre Romain avait parlé au peuple révolté, en paraboles ; il l'avait éclairé avec la belle fable : les *Membres & l'Estomac*. Nous ne citerons pas ici les poètes orientaux, à qui le langage de l'apologue est si familier ; mais nous ne pouvons oublier l'aimable trouvère, Marie de France, qui mit en langue d'oïl, outre quelques lais armoricains, des fables antiques. Elle peut s'appeler, à juste titre, une aïeule de La Fontaine : elle a la grâce & l'ingénuité frappantes encore, quoiqu'elle s'exprime dans un langage tout à la fois enfantin & vieilli. La Fontaine est l'héritier de ces génies divers. Il dit lui-même, en parlant de ses lectures :

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse,
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi :
J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

Il avait tout lu & tout observé, ce bonhomme dont La Bruyère traçait le portrait en ces termes :

« Un homme paraît grossier, lourd, stupide ; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir ; s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point ; ce n'est que légèreté, élégance, que beau naturel & que délicatesse dans ses ouvrages. »

Peut-être, dans ce portrait, l'homme a-t-il été sacrifié au poète, & La Bruyère a-t-il voulu frapper l'esprit de ses lecteurs en montrant sous quelle épaisse enveloppe se cachait ce gracieux esprit ; mais en faisant la part de l'exagération, il est démontré que La Fontaine ne brillait ni dans le monde, ni dans les affaires ; que, poète incomparable, artiste merveilleux, il se montrait toujours enveloppé de silence & de distraction. Sa grande amie, madame de la Sablière, lui disait : « Mon cher La Fontaine, vous seriez bien bête, si vous n'aviez tant d'esprit. » Cette bêtise, cette pesanteur, cette balourdise cachaient non-seulement un composé exquis de grâce & de finesse, mais encore un don d'observation qui se révèle à chaque pas dans ses fables. Comme chaque personnage parle avec vérité, & à l'air de sa figure ! C'est le maître d'école, pauvre pédant, grommelant toujours :

Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!

C'est le seigneur du village, le hobereau qui
vient dîner & chasser chez son fermier. Voyez le
ton aisé et protecteur :

Cà, déjeunons, dit-il, vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie! approchez! [dres ?
Quand la marierons-nous? quand aurons-nous des gen-
Bonhomme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'en-
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle. [tendez,

Et le Savetier, sans argent & sans souci :

En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an? ma foi, mon-
Dit avec un ton de rieur [sieur,
Le gaillard savetier; ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre. Il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.

Le Charlatan & ses fanfaronnades :

Un des derniers se vantait d'être
En éloquence un si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud.
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne,
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé
Et veux qu'il porte la soutane !

Peut-on mieux dire ? Et les animaux qui parlent
dans ses vers, quels caractères, quels traits inat-
tendus, & comme chacun d'eux reste dans l'esprit
& l'instinct que les hommes lui prêtent ! voyez la
chèvre entêtée, hautaine :

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits de pâturage
Les moins fréquentés des humains :
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.

Le héraon se dresse, pour ainsi dire, dans ce
portrait :

Un jour sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héraon au long bec emmanché d'un long cou.

Et la colombe

Au col changeant, au cœur tendre et fidèle.

Et la belette :

Demaiselle belette au corps long et fluët.

Et les grenouilles épouvantées :

Grenouilles, aussitôt de sauter dans les ondes,
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.

Ne croit-on pas entendre le clapotement de l'eau,
& les moindres traits ne témoignent-ils pas du
profond sentiment d'observation de La Fontaine?
et comme chaque fable forme à elle seule un ta-
bleau ! Lisez les *Obsèques de la Lionne*, le dialogue
du *Chat & du Rat*, les *Animaux malades de la*
Peste (chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre), les
deux Pigeons, *Philomèle & Progné*, la *Grenouille*
& le Rat, d'un tour si plaisant, l'*Alouette & ses*
petits, d'une vérité si vraie, l'*Aigle & le Hibou*,
tous tableaux charmants, dont les vers sont passés
en proverbes. Nous citons, nous glanons dans ces
douze livres où presque tout est digne d'admira-
tion ; nous préférons les fables à la manière
d'Ésope, où les bêtes parlent & agissent; d'autres,
& d'un goût très-fin, préfèrent celles où l'homme
est mis lui-même en jeu, la philosophie leur en
plaît davantage ; ainsi le *Testament expliqué par*
Ésope plaisait à Bernardin-de-Saint-Pierre, le
Ménier, son Fils & l'Ane est une satire achevée;
l'*Ivrogne & sa Femme*, vieux conte du vieux
temps, est admirablement traduit par cette plume
élégante & rieuse; la *Mort & le Mourant*, la *For-*
tune & le jeune Enfant, *Phœbus & Borée*, la *Jeune*
Veuve, la *Fille*, la *Laitière & le Pot-au-Lait*, vi-
vront autant que la langue française. De même
l'*Histoire des Trois Jeunes Hommes* :

Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de rapporter.

Mais les connaissez-vous, mesdemoiselles, ces
apologues divers & charmants ? êtes-vous bien
sûres d'avoir lu autre chose de la Fontaine que son
1^{er} livre, ces fables qu'on vous a fait réciter, enfants,
& qu'alors vous ne compreniez guère ? De notre
temps, les classiques sont négligés, & la jeunesse
ignore le trésor de pures jouissances que La Fon-
taine, Corneille, Racine pourraient lui donner.
Essayez de vous familiariser avec le spirituel
fablier, non pas en lisant le volume tout d'une
haleine, mais en détachant chaque jour une de
ces fables, minijatures achevées, contes qui font
sourire, drames qui font pleurer, voyez-en la
finesse, la grâce, la profondeur, & après avoir
tout lu, vous y reviendrez, & vous trouverez
dans ces vieux classiques un charme & une sa-
veur, dont les modernes n'ont pu approcher.

Maintenant, faut-il dire un mot de la vie de La
Fontaine ? Il était né, en 1621, à Château-
Thierry, où sa maison natale se voit encore; à
vingt-deux ans, il se mit à lire Malherbe, à le re-
lire, à l'étudier encore, & de là sortit son génie
poétique & son goût passionné pour la lecture.
Entraîné par ses plaisirs, & ses études qui étaient

des plaisirs aussi, il s'occupait peu de sa femme, car il était marié, & peu de sa fortune :

Mangeant le fond avec le revenu.

Des amis dévoués, des protecteurs puissants, tels que la duchesse de Bouillon, madame de la Sablière, le surintendant Fouquet l'entourèrent de sollicitude; il ne fut pas ingrat; quand Fouquet fut tombé de la plus haute fortune & de la plus haute faveur; quand sa vie fut menacée par la juste colère de Louis XIV, La Fontaine, fidèle à son ami & à son bienfaiteur, écrivit cette *Épître aux Nymphes de Vaux*, qui, à cette époque, était un acte de vrai courage. En face d'un ressentiment qui ne voulait pas être apaisé, il fait appel à la clémence du roi, & Colbert, dit-on, eût peine à oublier la hardiesse du poète, qui s'était jeté entre le roi & la justice, entre le roi & le pardon.

La Fontaine compta parmi ses amis intimes. Molière, Racine & Boileau; madame de Sévigné l'aimait, madame de la Sablière le logea & lui fut fidèle jusqu'à sa mort; il avait besoin qu'on pensât pour lui aux choses matérielles, car il passait sa vie à rêver, & de ses rêves & de ses distractions sortaient ces vers au charme inimitable. Il avait près de soixante-dix ans (1692), lorsqu'une grave maladie lui ouvrit les yeux sur l'éternité prochaine; la foi qui avait dormi dans son âme se réveilla: en présence de ses amis, il condamna ses *Contes*, œuvre immorale & légère, il fit jeter au feu une pièce de théâtre dont on n'a pas même su le titre, & plus ses forces diminuèrent, plus aug-

menta sa ferveur chrétienne. Il mourut le 5 mars 1695, & Louis Racine a pu dire de lui :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans la pénitence à la fin de ses jours,
Du maître qui s'approche, il prévient la justice,
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Il écrivait lui-même, le 10 février, à son ami Maucroix :

« Tu te trompes assurément, mon cher ami,
» s'il est bien vrai que tu me croies plus malade
» d'esprit que de corps. Je t'assure que le meilleur
» de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours
» de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si
» ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que
» cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me
» prit, au milieu de la rue du Chantre, une si
» grande faiblesse, que je crus véritablement mou-
» rir. Oh! mon cher, mourir n'est rien; mais
» songes-tu que je vais comparaître devant Dieu?
» tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives
» ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être
» ouvertes pour moi... »

La Fontaine mourant en pénitent, ce libre génie soumis, avec une foi d'enfant, à l'autorité divine, voilà un de ces tableaux consolants & magnifiques que notre temps ne voit presque plus. On écrit pire peut-être que les *Contes*, on vit plus mal que n'a vécu le Bonhomme, on dédaigne Dieu & ses lois & on meurt orgueilleusement sans repentir, les yeux tournés vers l'argile où le corps va descendre. Quand le Ciel rendra-t-il à la France avec la foi, la force & le génie de nos pères?...
M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LA SOCIÉTÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL

Lettres, Entretiens, Récits et Souvenirs

PAR M. EUGÈNE DE MARGERIE.

Voici un livre qui a été *vécu*; l'auteur, on le devine, ne parle pas d'après des spéculations et des théories; il a agi avant que d'enseigner, il a fait avant que de dire : *Faites!* & ses réflexions, conseils, entretiens, si enjoués et spirituels qu'ils soient, ont toute l'autorité d'une longue expérience, comme ils ont toute l'ardeur d'un grand

amour. M. de Margerie supplie les hommes de notre temps de ne pas abandonner l'œuvre créée par Ozanam; il pense avec raison que la visite des pauvres, la visite à leur foyer est un des grands moyens de réconcilier les classes qui s'ignorent, & qui souvent se détestent parce qu'elles ne se connaissent pas. La visite à domicile, c'est-à-dire les relations au moins hebdomadaires, établies entre l'homme riche & le pauvre ouvrier, voilà l'idée-mère des conférences; le dix-neuvième siècle, humain & éclairé comme on le sait, vit cependant beaucoup plus loin des pauvres que les siècles précédents; les pauvres sont parqués dans leur industrie, dans leur quartier & dans leur mi-

sère, & dans presque toutes les villes, à Paris notamment, on les éloigne de plus en plus des regards délicats du riche. Cet isolement les irrite & les aigrit, & la Commune elle-même, de hideuse mémoire ne serait pas née peut-être, si on n'avait pas relégué le peuple des ouvriers sur les hauteurs de Belleville et de Montmartre, leur Mont-Aventin.

Le mal existe, c'est à la charité à le combattre, & l'obligation principale des conférences est précisément cette visite de paix qui rapproche les deux classes. Aussi, M. de Margerie semblable à l'apôtre, presse, insiste, à temps, à contre-temps, afin que les pauvres ne soient pas oubliés, ni les conférences délaissées. Son livre, plein de verve, d'ardeur, de zèle, d'esprit, se lit mieux qu'un roman, et comme je voudrais, Mesdemoiselles, vous inspirer le désir de le connaître & de le faire connaître à vos pères, à vos frères, je vais vous citer une histoire amusante, bizarre et touchante à la fois : celle de madame Palobre & de son chien Amour :

« Vers l'année 1840, la ville de Bayeux, en Normandie, possédait peu d'habitants plus connus & jouissant, comme on dit, d'une plus exécrable réputation, que madame veuve Palobre, dite la mère Le Diable.

« Vieille, laide, envieuse, haineuse, gourmande, paresseuse, impie surtout, — depuis bientôt un siècle qu'elle était de ce monde & qu'elle habitait la même mansarde de la rue aux Anglais, elle avait fait successivement le désespoir de ses parents, de son mari, de ses curés, de vingt âmes charitables qui, tout en soulageant sa profonde misère matérielle, avaient essayé de porter quelque remède à sa misère morale, plus profonde encore.

« Demeurée seule à quarante ans, elle vécut, tant bien que mal, d'un petit commerce de poisson. Mais, comme elle était adonnée à l'ivrognerie, jamais elle n'amassa la moindre épargne pour les temps de chômage & de maladie... Une nourriture malsaine & insuffisante, l'humidité, l'abus des liqueurs fortes, les mauvaises passions, aussi funestes au corps qu'à l'âme, la réduisirent bientôt à un état de détresse incroyable. A cinquante ans, madame Palobre, avec ses yeux caves, son teint hâve, sa mâchoire dégarnie, ses mains maigres et crochues, ses cheveux que le peigne ne touchait jamais, était l'un des spectacles les plus repoussants que puisse offrir le visage humain, ce visage que l'honneur, la vertu, la pitié, le dévouement ornent si souvent — même sans la beauté — d'un charme incomparable.

« En 1843, mère Le Diable ayant quatre-vingt-dix-huit ans, il y eut un remaniement parmi les familles de la conférence, & la vieille pauvresse fut attribuée à un très zélé confrère que nous appellerons Germain.

« Il lui fit sa première visite, par une belle matinée de mai. Le soleil était radieux, l'air tiède & embaumé ! En traversant la promenade, Germain

s'arrêta pour cueillir quelques fleurs, & il entendit un rossignol.

« Puis il pénétra dans le faubourg qu'habite la mère Le Diable. Là encore, les vivifiantes influences du printemps se faisaient sentir. Il y avait des œillets dans les petits jardins & des giroflées jusque sur les murs. Plus d'un serin ou d'un sansonnet chantait aux fenêtres ouvertes.

« Mais quand Germain eut monté les sept étages d'un escalier en colimaçon, & qu'il fût arrivé à la naissance de la corde qui t'enlève de rampe, il sembla au pauvre homme être retourné de trois ou quatre mois en arrière, & qu'au lieu des caresses de mai, il fût en présence des rigueurs de février.

« Le grenier de madame Palobre était froid, humide, ouvert à tous les vents. Partout une malpropreté repoussante. Jamais demeure n'avait été plus misérable, & quels que fussent les défauts & les vices de celle qui l'habitait, la première impression qu'éprouvait, en y pénétrant, un cœur chrétien, même un cœur humain, c'était une immense compassion.

« Germain se garda bien de manifester ce sentiment. C'eût été débiter par offenseur sa cliente.

« Il s'assit &, par la grâce de Dieu, n'ayant pas horreur du lieu commun, il servit à la mère Le Diable d'innocentes généralités. La mère Le Diable répondit par un silence obstiné ou quelques monosyllabes rogues.

« Pendant que Germain s'ingéniait pour lui témoigner de l'intérêt qui ne fût pas de la pitié, il entendit du bruit.

« — Oh ! c'est ce cher Amour qui se réveille ! dit la pauvresse d'un accent tout naturel & en même temps presque attendri.

« Ce fut un trait de lumière pour Germain.

« — Voilà, se dit-il, l'anse que je cherchais pour prendre cette âme récalcitrante. Évidemment la vieille mégère, qui n'aime personne, aime son chien. C'est par son chien que j'irai jusqu'à son cœur.

« Le chemin n'était pas bien séduisant. Vous eussiez difficilement imaginé une créature plus mal nommée que le cher Amour.

« Je n'essaierai pas de dire à quelle race avaient pu appartenir, en remontant huit ou dix générations, les ancêtres d'Amour. Quant à lui, c'était le flatter que le traiter seulement d'affreux roquet. Yeux éraillés & injectés de sang, mâchoire baveuse, dents noires & sales, queue en trompette, bref le plus vilain spécimen de l'espèce canine que Germain eût jamais rencontré... Tel était l'objet de la vive tendresse de la vieille mère Le Diable... Chose étonnante, il la payait de retour ; je dis chose étonnante, parce qu'à regarder Amour, il semblait qu'il dût être plus méchant encore que laid. Et pourtant, meilleur en cela que sa maîtresse — il lui rendait affection pour affection ; tandis qu'elle, comme nous l'avons dit, avait toujours détesté ceux qui lui faisaient du bien.

» Germain tira de sa poche un morceau de sucre, qu'il y avait mis à tout hasard, & le tendit à l'animal. Amour, comme s'il soupçonnait quelque piège, & pareil au poisson madré qui s'empare de l'appât, tout en se garant de l'hameçon, Amour, dis-je, fit d'une pierre deux coups, c'est-à-dire que, d'un seul coup de dent, il mordit Germain & happa le morceau de sucre.

» Cet exploit parut merveilleux à la mère Le Diable qui rit de bon cœur; & pourtant, voulant excuser sa bête :

» — Ne craignez rien, monsieur, dit-elle. Pour sûr, il n'est pas enragé.

» Germain essuya tranquillement le sang avec son mouchoir :

» — Oh ! cette patte-là, dit-il en parlant de la sienne, en a vu bien d'autres. Dans mon état de bourrelier, il ne faut pas être petite maîtresse. L'autre jour, je me suis enfoncé une alène qui m'a quasi traversé la main de part en part. Et je n'en suis pas mort. Quant à Amour, nous finirons bien par devenir amis.

» Puis le visiteur & la visitée s'habituerent l'un à l'autre ; mais plusieurs mois se passèrent sans que, du moins en apparence, Germain fit le moindre progrès dans le cœur de la vieille.

» Cependant Amour tomba malade : il avait une espèce de lumbago. Impossible de remuer ni pied ni patte, même de baisser la tête, de manière à aller prendre sa pâtée dans son écuelle. La mère Le Diable était obligée de la lui administrer, comme on fait la bouillie à un poupon.

» Fût-ce la peine qu'elle se donna autour d'Amour, le chagrin de le sentir malade, ou simplement le poids de ses quatre-vingt-dix-huit printemps ? toujours est-il que, quinze jours après son chien, la mère Le Diable dut s'aliter à son tour.

» — Je crois que j'ai attrapé le lumbago d'Amour, dit-elle à Germain, tout étonné de la trouver couchée. Le fait est que je ne puis faire un mouvement... Oh ! que votre bon Dieu est donc cruel ! Comme si je ne souffrais déjà pas assez ! Ne faut-il pas maintenant qu'il m'enlève la seule jouissance que j'avais en ce monde, celle de soigner ma bête... Mon pauvre Amour, qu'est-ce qu'il va devenir ?

» — Pour vous, bonne mère, lui dit-il, je vais quérir le docteur La Bile, & il fera l'impossible pour vous soulager. Quant à votre chien, ne vous tourmentez pas, j'en fais mon affaire. Combien de fois par jour lui donnez-vous la pâtée ?

» — Mon Dieu, le matin à huit heures & le soir vers les cinq heures. Je lui ai encore fait sa distribution ce matin.

» — Eh bien ! comptez sur moi. Deux fois par jour, à l'heure dite, je serai ici. J'ai bien souvent donné la bouillie à mon petit dernier. Ce ne sera pas plus difficile pour Amour.

» — Ce n'est pas croyable, monsieur Germain, que vous fassiez cela pour une pauvre bête, qui

est bien laide, qui a commencé par vous mordre, & qui vous regarde toujours de travers.

» — Chère mère Palobre, dit Germain, ce n'est pas précisément pour cette pauvre bête que je fais cela. C'est vous que j'aime beaucoup. C'est à vous que je veux faire du plaisir & du bien, en soignant votre animal.

» — Mais moi-même...

» Elle n'osa poursuivre. Elle se sentait des larmes dans la voix.

» Germain se doutait de ce qui se passait dans le cœur de la vieille femme.

» — Mon Dieu, dit-il, achevez votre ouvrage. Attendez ce roc.

» Germain commença, le soir même, son métier d'infirmier auprès du cher Amour.

» Fidèle à ses antécédents, Amour, ce soir-là, tout en avalant sa pâtée, mordit plusieurs fois son bienfaiteur.

» — Allons, mon Amour, dit Germain, cela ne peut pas durer ainsi. Vous comprenez bien que, si je remplace votre chère maîtresse, son visage prenait même est malade. Si vous me mordez, jusqu'à me manger la main, qui vous administrera votre pitance ?

» Cependant deux progrès s'accomplissaient concurremment chez la mère Le Diable.

» D'abord, le progrès de la maladie. Chaque jour, ses forces diminuaient, son visage prenait une couleur terreuse ; elle avait peine à parler.

» — Je m'en vais, je m'en vais, disait-elle souvent.

» Et elle ajoutait, chose inouïe :

» — Vous avez été bien bon pour moi & pour ma bête, monsieur Germain, je vous en remercie.

» Enfin, un soir que Germain venait d'administrer le souper d'Amour, & que celui-ci, dans une extase de reconnaissance, ne cessait d'agiter sa fameuse queue en trompette & de lécher les mains de son visiteur, la mère Palobre n'y put tenir.

» — C'est plus fort que moi, monsieur Germain, dit-elle, & je ne sais pas pourquoi je serais plus méchante que ma bête. Monsieur Germain, dites-moi donc comment vous avez pu être si bon pour moi, qui ai toujours été si mauvaise pour vous ?

» — Je n'ai fait que mon devoir en vous aimant, mère Palobre, mon devoir de chrétien... & je vous assure, un devoir qui m'est très-doux... Dieu veut bien se charger de ma récompense, & si vous y ajoutez, comme aujourd'hui, de bonnes paroles, vraiment, je suis trop payé.

» — Eh bien, oui, dit-elle, je me suis trompée, je me suis trompée toute ma vie... Et voici que je meurs... Hélas ! il est trop tard maintenant.

» — Il n'est jamais trop tard, dit Germain.

» Il lui raconta la parabole des vigneron... elle pleura.

» Germain courut chercher le curé. La vieille pécheresse se confessa & reçut les derniers sacrements dans les sentiments de la plus exquise piété.

» Vingt-quatre heures après sa conversion, elle mourut, n'ayant pas un instant perdu connaissance, souffrant horriblement, & pourtant remplie & comme enivrée d'une joie qu'elle ne savait comment exprimer.

» Il y a de cela plus de trente ans, et on en parle encore à Bayeux. »

Ce charmant récit vous donnera une idée du livre tout entier; il suffit, ce me semble, à inspirer le désir de le lire. Et après l'avoir lu, on aura le désir de faire ce que l'auteur explique si bien, de servir les pauvres et Dieu (1). Lisez-le donc !

LA

PROTECTION ENVERS LES ANIMAUX

PAR MADEMOISELLE M. BOUROTTE.

La loi Grammont, protectrice des animaux, a marqué un progrès dans le caractère des Français: jadis, une cruauté bestiale s'exerçait sur les bêtes; sans que rien les défendît; le paysan malmenait son âne & ses bœufs, le cocher son cheval, le pâtre ses moutons; les oiseaux du ciel, si aimables & si utiles, étaient abandonnés aux jeux d'enfants sans pitié; on tuait le canard à coups de bâton pour se divertir, on livrait le taureau aux morsures des dogues comme on le livre, en d'autres pays, aux piques du *torador*, & aucune voix ne s'élevait contre ces brutalités; il ne reste encore, dans la population, que de trop nombreuses traces de ces habitudes grossières & barbares, mais au moins il existe aujourd'hui une loi qui les réprime, une Société qui défend tous les animaux

(1) Deux volumes chez Toira, 112, rue de Rennes. — Paris. Prix: 5 francs.

utiles, & il se répand des publications, destinées à propager & à populariser les idées de bonté & de douceur envers les humbles serviteurs que Dieu nous a donnés. Le joli livre de mademoiselle Mélanie Bourotte renferme, sous une forme gracieuse, les leçons les meilleures: il prouve à merveille l'intérêt que l'on a à ménager ces créatures qui, toutes, ont leur place dans l'ordre providentiel; l'animal frappé, surmené, mal nourri, dépérit vite & ne rend plus de services; l'oiseau traqué, poursuivi, qui voit son nid saccagé & ses œufs détruits, s'éloigne de ces champs & de ces jardins qu'il devait débarrasser des vers & des insectes ennemis; le chien, le chat, amis du foyer, deviennent méchants lorsqu'on les maltraite, leur instinct s'altère & ils perdent peu à peu les qualités qui les rendent agréables & utiles. La justice, la compassion & l'intérêt bien entendu se trouvent d'accord en cette circonstance comme en bien d'autres, & c'est là ce que l'aimable auteur démontre d'une façon tout à fait convaincante. La cause qu'elle plaide & qui nous est chère aussi, a donc trouvé en elle un chaleureux avocat, & nous souhaitons à son livre un grand succès de propagande, auquel nos lectrices pourraient contribuer. Qu'elles le donnent à leurs petits frères, à leurs domestiques, au cocher, au valet de ferme, au fermier lui-même; ils apprendront en le lisant, à connaître l'utilité des bons traitements envers les animaux, & à respecter l'œuvre divine dans toute son étendue. Dieu, qui a créé l'animal, qui lui a donné l'instinct, la force, la grâce, l'utilité, Dieu ne peut approuver la tyrannie de l'homme envers ces êtres qu'il lui a assujettis; il y a, dans la Sainte-Écriture, une parole touchante: le prophète Jonas supplie le Seigneur de frapper Ninive, & le Seigneur répond: Quoi! je frapperais cette ville qui renferme tant d'hommes, tant d'enfants à la mamelle & tant d'animaux! — Ils comptent donc (1)!

(1) A Limoges, chez Ardant.

CONSEILS

VII

LE SUPPORT MUTUEL

Si la vertu ne coûtait pas, elle ne serait plus la vertu, c'est-à-dire la force. Or, cette force doit presque toujours s'exercer sur soi-même & non sur les autres, particulièrement dans la vie de famille, où quelle que soit

l'union qui y règne, on trouve sans cesse à endurer & à supporter. Non-seulement, les vœux & les opinions ne s'accordent pas toujours, non-seulement les caractères sont en opposition, Alceste & Philinte se rencontrant sous le même

toit; mais de moindres bagatelles, des tics, des manies, des *dadass* suscitent souvent bien des ennuis & des contrariétés. Octave Feuillet, dans un de ses proverbes, & Miss Burney, dans un de ses romans, parlent, l'un d'une femme qui ne peut supporter le bruit que font les breloques de son mari; l'autre, d'une jeune fille, dont les nerfs sont agacés par le craquement des bottes de son tuteur sur le parquet. Ces minuties sont de la vie réelle; il y a, de par le monde, bien des breloques qui sautent, bien des semelles qui crient, bien des habitudes déplaissantes, bien des manières qui ne nous sont pas sympathiques. Que faire? s'en plaindre? laisser voir son ennui? Oui, s'il s'agit d'un fils, d'un enfant sur lequel un bon conseil peut agir; non, s'il s'agit d'un mari, d'une sœur, d'un frère: le silence qui n'offense jamais, qui prévient les discussions & les disputes, est cent fois préférable. Ce silence, ce support, ce soin délicat qui voile les torts de notre prochain est bien plus de mise encore dans les circonstances sérieuses que la vie de chaque jour ramène, & c'est un grand secret que celui de *laisser passer*, de *laisser tomber*, que quelques âmes mettent si bien en pratique.

Une parole aigre ou injuste nous blesse, *laissons-la tomber*, & dix fois pour une, celui à qui elle est échappée la regrettera; si vous lui faites sentir son tort, il s'y obstinera. Un oubli, un mauvais procédé, un manque de politesse ou d'égard nous blesse, *laissons passer*; calmons notre propre cœur par le silence & ne faisons pas une longue querelle du tort d'un moment. Une mauvaise langue veut nous nuire par des critiques ou des médisances, *laissons tomber*, & tâchons de justifier notre caractère par notre conduite; les traits les plus malins s'éteignent à la longue contre une vie irréprochable & un caractère franc & pur.

Laissons tomber avec le silence du respect ce qui parfois nous blesse chez nos supérieurs: un peu de hauteur, une parole brusque; laissons passer les contrariétés qui nous viennent de nos égaux; il est plus facile, l'expérience de la vie le confirme, de se plier aux inclinations d'autrui que de plier les vus & les goûts des autres à nos propres désirs. De quoi s'agit-il souvent dans la vie domestique? De riens auxquels nos remarques donneront de

l'importance. Il s'agit de l'ameublement d'une chambre, du choix des plats dans un dîner que l'on doit donner, du choix des fleurs dans un jardin, de l'heure à laquelle on fera une visite, d'une lettre que l'un a écrite & que l'autre blâme, de choses insignifiantes enfin; parfois de juger le mérite d'un mot, oui, d'un mot, j'ai vu chez de très-bonnes gens, le mot assez rude de *Polytechnicien* élever une véritable dispute; le mari & le fils défendaient le néologisme, la mère l'incriminait; avouons qu'elle eût mieux fait de laisser passer le mot. Toutes les discussions, les controverses, laissent, soyez-en sûres, un arrière-goût amer dans le cœur, parce qu'elles éveillent la vanité, source de toutes nos antipathies & de nos secrets mécontentements. Cette règle du *support mutuel*, je l'appliquerais même aux domestiques, dans les choses où les mœurs & la probité ne sont pas intéressées; ne fait-on pas mieux de ne pas signaler impitoyablement les maladresses, les fautes, les étourderies? César, dit son historien Suétone, dissimulait les torts de ses inférieurs, fermait les yeux sur leurs inhabiletés, & son indulgence augmentait son empire sur les cœurs.

Une femme qui, dans les rapports de famille, sait supporter & cacher bien des impressions fâcheuses, c'est une huile douce dans les engrenages, c'est une ouate légère qui empêche le choc des objets précieux; sans doute, il faut des efforts, une grande attention sur soi-même, il faut réprimer l'impatience & les saillies, commander à ses nerfs & à sa langue, supporter des manies, des paroles raides, des exigences, des bouderies sans rime ni raison, se plier à des humeurs diverses; mais la paix de la maison ne vaut-elle pas quelques sacrifices? Par votre patience & votre indulgence, vous établissez autour de vous & des vôtres une atmosphère sereine qui laisse voir le ciel, & agréable à Dieu, vous serez chère à ceux que Dieu vous a donnés à aimer. Je n'ai jamais vu de véritable autorité exercée par les personnes violentes, susceptibles & tracassières; une femme douce obtient sans élever la voix ce que les autres commandent en vain à grand bruit. Observez, & vous verrez que cette remarque est fondée sur l'expérience de tous les jours.

M. B.



LES VIOLETTES

I

DANS le plus coquet, le plus parfumé des boudoirs parisiens, Roger de Brénorel & Julia d'Ypône causaient.

Ils étaient beaux tous deux, jeunes & riches tous deux, & enfin, lustre suprême du tableau, ils étaient fiancés.

A l'heure où nous les rencontrons, confortablement installés au coin d'un feu opulent, car on était en novembre, madame d'Ypône venait de quitter l'appartement; ils étaient donc seuls, & profitaient de cette solitude pour faire tout à leur aise des projets d'avenir, pour voguer à pleines voiles dans l'océan de la folie... Quand je dis *ils* je vais trop loin, *elle* seule parlait & *lui* écoutait en silence, se bornant de temps à autre à jeter sur sa future femme un regard plus alarmé que satisfait.

Lorsque enfin elle s'arrêta après avoir parcouru tout le cercle des plaisirs mondains, ses grands yeux étincelants cherchèrent ceux de Roger :

« Eh bien, lui dit-elle, pourquoi êtes-vous aujourd'hui si horriblement sérieux? D'où vient que vous ne parlez pas, & à quoi pensez-vous? »

— Je pense, répondit Roger après un instant d'hésitation, qu'en suivant un tel programme, il nous sera difficile de trouver dans toute la semaine une seule heure de paix, de calme, d'intimité; et pourtant, j'aurais voulu... je m'étais plu à espérer que vous ne refuseriez pas chaque jour de donner quelques moments à votre mari pour une lecture, une promenade, une causerie à deux... Puis nous serons si riches! ne faudra-t-il pas quelquefois songer à faire un peu de bien? »

L'œil noir de Julia brilla en cet instant, non de tendresse & de bonheur, mais d'ironie & de gaieté.

« Puis, s'écria-t-elle, il faudra... il faudra prendre, vous la soutane, & moi la cornette blanche! Est-ce là que vous en voulez venir? »

En disant ces mots, elle perla un frais éclat de rire, auquel répondit immédiatement l'harmonieuse roulade d'un serin. — Roger, grave & sombre, désireux de changer le cours de la conversation, leva la tête, & vit, suspendue près de la fenêtre, une cage élégante qu'il n'avait pas encore aperçue.

« Vous avez là un oiseau charmant, mademoiselle, dit-il; quel plumage! quelle finesse de teintes! »

— N'est-ce pas qu'il est incomparable, & que j'ai eu raison de le vouloir? Cette conquête est un exploit de ma matinée; en désirez-vous le récit? »

Roger s'inclina gracieusement.

« Imaginez-vous, dit-elle, qu'à la prière d'une dame que maman connaît, j'ai confié les broderies de mon trousseau à une jeune ouvrière de la rue Saint-Placide, qu'on m'assurait être fort habile. — Mais ces broderies, un peu compliquées, il est vrai, sont interminables, & après avoir envoyé plusieurs fois ma femme de chambre chez mademoiselle Esther Obrel sans pouvoir les obtenir, j'ai eu, ce matin, l'héroïsme d'y aller moi-même. Quelle corvée, Monsieur Roger! M'ensevelir sous la voûte étouffante d'un entre-sol, pénétrer dans une chambre sombre encombrée d'enfants, infectée par une mère malade! Je frissonne encore en y songant. — Mais passons... »

Je trouvai mademoiselle Esther courbée sur mes mouchoirs qu'elle brodait, entourée de tisanes qu'elle soignait, de frères, de sœurs auxquels elle racontait, je crois, l'histoire de France, ce qui ne laissa pas de me surprendre un peu; elle me parut très-jeune encore, & fort belle malgré sa glaciale robe d'indienne; mais tout cela est peu intéressant & j'arrive à mon serin, qui était ce matin l'habitant infortuné de l'entre-sol en question. Je le remarquai, il me plut & je voulus l'acheter; rien de plus simple, n'est-ce pas? Eh bien, une scène impossible s'ensuivit; les enfants se mirent à pleurer, la vieille mère jeta des regards attendris sur sa fille & s'opposa au départ du serin; mademoiselle Esther larmoyait également un peu; c'était une comédie en règle. — J'insistai en offrant une pièce d'or, & alors la belle brodeuse séduite détacha la cage et me remit l'oiseau. — Heureusement qu'avec de l'argent on vient toujours à bout de ces gens-là. »

Madame d'Ypône rentra en ce moment; elle fut frappée de la pâleur de Roger :

« Qu'avez-vous? lui dit-elle, vous souffrez? »

— C'est peu de chose, madame; cependant vous voudrez bien m'accorder la permission de me retirer.

— Comment! s'écria Julia, vous ne dînez pas avec nous!

— Il me faut aujourd'hui, mademoiselle, renoncer à ce plaisir...

— Qui sera remis à demain, n'est-ce pas? reprit la jeune fille. Seulement, pour me dédommager de la contrariété que va me causer votre absence ce soir, vous m'apporterez un bouquet de violettes, fleurs dont je raffole ces jours-ci. Voyez la simplicité de mes goûts... Je n'ai demandé aujourd'hui qu'un oiseau et des violettes... Ne les oubliez pas surtout!

— Soyez sans crainte, mademoiselle, vous serez obéie. »

Roger de Brénorel salua mesdames d'Ypône & sortit.

Le temps était maussade comme il l'est en novembre; le froid était vif, & dans la brumeuse atmosphère on distinguait à peine les clartés brillantes du gaz. Cependant, M. de Brénorel erra longtemps dans les Champs-Élysées, sous les grands arbres poudrés de givre, comme s'il eût trouvé une sorte de volupté à respirer cet air glacé qui rafraîchissait sa tête brûlante, à s'exposer au furieux vent du nord qui chassait son oppression morale. Il marchait à grands pas, & les allures de sa pensée n'étaient pas moins saccadées; il songeait à sa mère, dont l'image chérie se détachait, lumineuse et pure, dans ses souvenirs les plus sacrés; il songeait à Julia d'Ypône, puis enfin il songeait à lui-même...

Qu'était-il donc, lui, le fier gentleman, le brillant auditeur au Conseil d'État? Qu'était-il, sinon un homme comme tant d'autres, ayant l'instinct du bien, le respect de la vertu & un grand cœur, mais dans lequel les sentiments généreux, comprimés sous la pression funeste de l'orgueil & de l'ambition, ressemblaient à un trésor enfoui? Une main douce et pieuse l'eût découvert sans peine & l'eût rendu à Dieu, mais celle de Julia était incapable de cette noble tâche. Pourquoi donc l'avait-il recherchée? Pourquoi!... Parce qu'elle lui apportait un beau nom & une grande fortune; parce qu'elle l'aiderait à s'élever davantage encore sur le piédestal des honneurs. — C'était tout; & au début de cette affaire, qu'un ami des deux familles s'était chargé de mener à bien, Roger ne connaissait de sa fiancée que les riches parures & le mutin visage.

Bientôt ces avantages misérables ne lui suffirent plus, il eut d'autres aspirations, d'autres désirs, & les nobles besoins de son cœur se réveillèrent; car, « fils d'une mère chrétienne, il se souvenait de son sein; il avait gardé l'harmonie de sa voix, & dans le fond de l'âme, le stigmatte brûlant de ses premiers baisers, » & il eût aimé à rencontrer les douces vertus maternelles dans la compagne qu'il avait choisie. Quand donc il essaya, pendant la courte scène que nous avons racontée, de sonder le cœur de Julia, il frémit en le trouvant insensible comme la pierre, frivole comme le monde qui était son seul amour, & il s'effraya de cet avenir où il allait s'engager, avec une femme qui semblait se jouer des devoirs du foyer & des larmes des malheureux.

M. de Brénorel souffrit beaucoup ce soir là; la

brillante position de sa fiancée ne lui apparaissait plus que comme un point à peine perceptible dans un horizon très-sombre, & sa pensée, emportée par une involontaire pitié, s'en allait vers la pauvre ouvrière pleurant la perte de son oiseau chéri, son unique joie peut-être... Il rentra chez lui, triste, énervé, &, lorsque, après de longues heures d'insomnie, il s'endormit enfin en songeant à Julia, il murmurait encore :

« A-t-elle un cœur? A-t-elle une âme?... & pourrai-je l'aimer?... »

II

Une radieuse journée suivit celle qui avait paru si accablante à Roger de Brénorel, & sa nature impressionnable fut promptement à en subir la sereine influence.

Il se reprocha ses jugements sévères de la veille; il se dit que sans doute mademoiselle Julia avait simplement cherché à l'égayer par son récit un peu... (il renonça à trouver le qualificatif), que lui, au contraire, s'était montré ridiculement sensible & nerveux, & qu'à coup sûr, il était en proie à un accès de démençe quand il avait songé à laisser l'édifice de son splendide avenir s'écrouler au souffle de quelques paroles enjouées. — Puis les visions magiques qui l'avaient hanté lors de ses fiançailles revinrent flôter en foule devant son imagination; il vit, dans son mirage éblouissant, sa poitrine couverte de toutes les décorations de l'Europe, il vit sa femme et lui briller dans les ambassades, à la cour, partout... Que ne vit-il pas encore?... Bref, toutes les brumes de son âme s'étaient dissipées avec celles de l'atmosphère, & l'image de l'ouvrière en pleurs avait fui au loin, quand d'un pas vif et joyeux, il prit la route de l'hôtel d'Ypône.

Le doux soleil du matin brillait encore; enfants & vieillards, pauvres & riches se pressaient dans les rues pour recevoir ses derniers rayons; des légions de moineaux ravis couvraient les toits & les arbres en remplissant l'air de gais hourras, & quelques chétifs pots de fleurs, qui, selon une expression populaire, vivaient de misère comme ceux qui les possédaient, apparaissaient çà & là sur le rebord d'une fenêtre pour prendre, eux aussi, leur part de la fête. C'était un aimable spectacle, mais Roger, enseveli dans ses pensées intérieures, lui accordait à peine un coup d'œil distrait. Il marchait vite, la tête inclinée, lorsque, traversant la rue Saint-Placide, il se sentit tout à coup caressé par un très-doux parfum. — Ce parfum lui remit en mémoire sa promesse de la veille, qu'il avait oubliée, & s'arrêtant aussitôt, il se frappa le front :

« Et mes violettes! pensa-t-il... Comment n'y ai-je pas songé, & que va dire Julia? Me par-

donnera-t-elle d'arriver les mains vides?... — Non, se dit-il tristement après une courte réflexion, je crois qu'elle ne me le pardonnerait pas.... & comme je ne connais aucun fleuriste dans ces parages, il va me falloir aller bien loin pour me procurer ce bouquet... Quel ennui!... Moi qui, justement, étais pressé de la revoir aujourd'hui. »

En cet instant, une légère brise passa, & un deuxième flot embaumé arriva jusqu'au jeune homme qui, élevant son regard vers l'endroit d'où il s'échappait, vit à la fenêtre d'un entre-sol un beau pied de violettes doubles installé sous un chaud rayon de soleil.

« Voilà qui ferait admirablement mon affaire, se dit-il. Si je les achetais?... Et pourquoi ne seraient-elles pas à vendre? ajouta-t-il après avoir considéré longtemps les petits rideaux blancs, si proprement mais si abondamment reprisés, qui garnissaient l'étroite fenêtre... — Si je suis refusé, j'irai ailleurs, voilà tout. »

Et sans écouter une voix intérieure qui voulait lui dire que ces fleurs n'étaient pas à vendre & que sa démarche était étrange, il gravit lestement les quelques marches de l'entre-sol, se trouva en face d'une petite porte & frappa.

« Entrez, » dit une voix harmonieuse.

Et il entra.... Mais il n'osa s'avancer, tant le respect, & le regret de son indiscretion l'avaient fortement saisi sur le seuil de cette chambre, dont un petit crucifix, quelques chaises de paille & deux lits formaient tout l'ameublement.

Trois jeunes enfants se pressaient autour de l'âtre où un unique tison brûlait doucement, tristement, comme s'il eût craint d'être trop vite consumé; à tout instant ils portaient leurs regards vers une petite cage vide appendue au mur; puis ils soupiraient, mais sans bruit car la pauvre mère, épuisée par la fièvre, sommeillait en ce moment. — Près de la fenêtre une jeune fille brodait assidûment; lorsque l'étranger entra, elle releva la tête & laissa voir un ravissant visage, pur & fier, tel que savait les créer le pinceau du divin Sanzio. C'était bien en effet la beauté raphaëlique dans sa plus idéale perfection, c'étaient bien les grands yeux de saphirs sérieux & doux, la peau transparente, les fins contours, la blonde chevelure aux teintes vaporeuses que Roger avait souvent admirés au Louvre & dans les plus célèbres musées. Il ne pensait pas les rencontrer dans cet humble logis, pas plus qu'il ne songeait, en y entrant, au récit de Julia d'Ypône; mais lorsqu'il vit cette mère si pâle, cette cage vide & cette belle jeune fille vêtue d'indienne sombre, lorsqu'il se souvint que cette rue était celle dont sa fiancée avait parlé, il ne douta plus, & son émotion fut vive quand, la jeune ouvrière s'étant levée & lui ayant demandé ce qu'il désirait, il dut enfin le lui dire :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, une si étrange idée & l'inconvenance de ma démarche; quelque besoin que j'eusse de ces fleurs & quelque prix

que j'en eusse volontiers donné, j'ai été, je le sens, bien indiscret en la tentant, &....

— Détrompez-vous, monsieur, répondit la jeune fille avec un mélancolique sourire; je ne songeais pas, il est vrai, à vendre mes violettes, mais cependant... ajouta-t-elle d'une voix un peu tremblante & en jetant un long regard sur sa mère endormie & sur les fioles vides rangées sur la cheminée.... Cependant... emportez-les!

— Oh! non, Esther, s'écria sa petite sœur, enfant d'environ neuf ans; garde, je t'en supplie, ce joli pot que tu aimes tant... L'oiseau encore mangeait du millet, c'était une petite dépense, mais tes pauvres violettes ne demandent qu'un peu de soleil & d'eau; tu nous l'as dit toi-même, ne t'en souviens-tu pas? »

Esther devint pourpre comme le fruit de l'églantier; elle se pencha vers l'enfant, lui dit rapidement quelques mots à voix basse, puis se dirigeant vers la fenêtre, elle l'ouvrit doucement, saisit ses petites fleurs bien-aimées, les contempla un instant & les remit à l'étranger.

Celui-ci pâlit en les recevant, car il avait vu sur l'une d'elles, briller comme un diamant une larme d'Esther....

Que de souffrances révélait cette larme! Et que pouvaient donc être ces femmes qui semblaient si bien nées, & qui cependant marchaient dans de si âpres sentiers?... Pourquoi cette belle jeune fille, se voyait-elle contrainte de renoncer à ses joies innocentes, pourquoi grelottait-elle sous une mince indienne?...

Toutes ces questions se présentaient à la fois à l'esprit de Roger, & en même temps il devinait combien était pur & vaillant le cœur qui battait sous ce frêle tissu, combien devaient être douloureux les mystères qui se cachaient sous cette fièvre & courageuse infortune. — Aussi lorsque sa main tremblante prit les violettes des mains d'Esther, lorsqu'il jeta un dernier regard sur la pauvre mère qui dormait toujours, un sentiment plus doux que la pitié entra dans son âme, & troublé comme il ne l'avait jamais été, il posa précipitamment un billet de banque sur la cheminée, salua la jeune fille, & s'enfuit en emportant ses fleurs & en murmurant :

« Un jour, je vous les rendrai!... »

III

L'émotion du jeune homme était si grande lorsqu'il descendit l'escalier & traversa le corridor de cette maison, qu'il ne vit pas une brave femme paisiblement assise devant sa loge, & la heurta en passant :

Celle-ci grommela aussitôt un long murmure, & Roger surpris, ne se rendant pas compte ni de ce qu'il avait fait, ni de ce que disait cette femme, s'arrêta un moment :

« Est-ce à moi que vous parlez, madame ? lui dit-il.

— Et à qui parlerais-je ? riposta la concierge d'un ton bourru, à qui... Mais qu'est-ce que je vois donc !... exclama-t-elle tout à coup en apercevant le pot de terre rouge que tenait Roger... Dieu me pardonne, on dirait que ce sont les violettes de mamzelle Esther !... Mais oui... oui, je ne me trompe pas ! Seigneur Jésus, si ce n'est pas une pitié de lui voir arracher un à un tous ses pauvres petits bonheurs ! »

M. de Brénorel, que le bavardage de cette femme avait d'abord impatienté, avait fait quelques pas en avant ; mais il revint promptement vers elle en entendant prononcer le nom d'Esther. Une idée lui traversa l'esprit : il savait que les concierges sont généralement bien renseignés & communiquent volontiers leurs renseignements, & il espérait obtenir de son interlocutrice quelques détails sur la famille à laquelle il s'intéressait si vivement.

« Seriez-vous assez obligeante, madame, lui demanda-t-il, pour me dire le nom de vos locataires de l'entre-sol ?

— On les appelle, mesdames Obrel.

— Les connaissez-vous beaucoup ?

— Oui & non ; oui, parce qu'il y a déjà plusieurs années qu'elles habitent ici ; non, parce que moi, qui me vante de connaître à fond l'histoire de tous nos locataires, je ne sais presque rien de la leur, chose peu surprenante, puisque ces dames n'ont pas de bonne & qu'elles ne me parlent guère. Ce n'est pas par fierté, monsieur, oh non ! car jamais mademoiselle Esther ne passe devant moi sans me faire un gracieux signe de tête, & lorsque j'ai été si malade dernièrement, elle n'a pas manqué un seul jour de venir savoir comment j'allais ; mais d'elle, de sa famille, jamais un mot. Ce n'est que par sa petite sœur, qui vient quelquefois me demander si la laitière est passée, & qui alors cause volontiers, que j'ai cru comprendre que défunt M. Obrel était un grand savant. Il serait devenu riche peut-être s'il en avait eu le temps ; mais il est mort après trois ans de grandes souffrances. Quant à sa femme, dont la santé ne s'est jamais remise depuis ce terrible coup, elle s'appelait avant son mariage mademoiselle de Beaucourt ; mais je crois que sa noblesse & sa vertu étaient tout ce qu'elle possédait, & que, ruinée par la longue maladie de son mari, affaiblie par le chagrin, inquiète sur le sort de ses enfants, elle est tombée peu à peu dans l'état de langueur & de misère où elle vit aujourd'hui.

— Et personne n'a songé à la secourir ? demanda Roger.

— Personne, monsieur, excepté sa pauvre fille, qui passe ses jours & ses nuits sur sa broderie pour acheter du pain aux enfants & des médicaments à la mère. C'est un métier bien peu lucratif mais elle l'a choisi parce que madame Obrel ne peut rester seule ; autrement elle aurait donné des

leçons d'anglais & d'allemand, langues que son père lui a enseignées, & qu'elle parle aussi bien que la nôtre, à ce que m'a dit sa petite sœur...

— Comment mademoiselle Obrel, vivant seule & ignorée, se procure-t-elle de l'ouvrage ? demanda encore Roger.

— Ceci, monsieur, c'est l'affaire de notre curé, qui est, après Dieu, le seul ami de ces pauvres femmes ; je ne sais vraiment ce qu'elles seraient devenues sans lui, & je pense aussi que lui seul doit connaître parfaitement leur histoire...

— Pourriez-vous m'indiquer sa demeure ? interrompit vivement M. de Brénorel que ces deniers mots avaient fait tressaillir.

Son désir fut aussitôt satisfait, & tandis qu'il inscrivait sur son carnet l'adresse demandée, l'honnête concierge complètement radoucie par l'attention avec laquelle Roger avait écouté son récit, lançait aux beaux pieds de violette des regards d'une curiosité dévorante. Évidemment il lui eût paru doux d'apprendre comment & pourquoi ce jeune monsieur en était devenu le propriétaire, mais l'air grave & imposant de Roger la gênait un peu pour entrer en matière.

Elle se hasarda enfin à toucher avec précaution ce mystérieux sujet :

« Vous devez être un excellent monsieur, dit-elle au jeune auditeur, de son accent le plus aimable, & quoique vous ayez emporté... je veux dire, acheté, ou peut-être bien seulement emprunté les violettes de mademoiselle Esther... Enfin, quoi qu'il en soit, poursuivit-elle en voyant que Roger ne songeait à donner aucune explication, vous me paraissez bien bon, & ce n'est pas vous, à coup sûr, qui auriez agi comme cette fière & méchante princesse que j'ai vue hier...

— Quelle princesse ? demanda Roger, dont le visage se colora.

— Je ne saurais vous dire son nom ; je pense que c'est une cliente de mademoiselle Esther. Quand elle passa devant ma loge suivie de sa femme de chambre, elle tenait un petit oiseau (celui de la pauvre ouvrière, je le reconnus bien), & lui disait en riant très-fort : « Eh bien, petit, ne suis-je pas ta libératrice, & n'est-tu pas ravi d'être débarrassé de toutes ces pleureuses ? » — Ah ! monsieur, s'il est permis de parler de la sorte d'une sainte comme madame Obrel, d'un ange comme sa fille ! »

Le regard de Roger étincela d'indignation ; il salua la concierge, balbutia quelques paroles de remerciement, puis s'éloignant à la hâte, au lieu de poursuivre sa route vers l'hôtel d'Ypône, il revint chez lui. Là, il déposa avec amour la touffe parfumée dans une élégante serre d'appartement, détacha une violette, & l'ayant portée au pied du portrait de sa mère, il dit :

« Je ne garderai que celle-là... Les autres, je les lui rendrai ! »

Il réfléchit quelques instants encore, puis s'asseyant devant son bureau, il écrivit d'une main ferme :

« Madame,

» Un cœur qui n'a pas de pitié n'a pas d'amour,
» & la femme qui rit des douleurs d'autrui ne sera
» jamais la mienne.

» Peut-être vous étonnerez-vous de cet austère
» langage, madame, & auriez-vous le droit de me
» demander s'il me convient, à moi que vous avez
» connu si frivole aussi, si avide de gloire &
» d'honneurs... il est vrai ; mais un spectacle na-
» vrant s'est offert à mes yeux, & en le contem-
» plant j'ai compris qu'il y avait plus de joie à voir
» le sourire du pauvre que les plus brillantes
» fêtes. Je me suis pris à rêver un foyer autour
» duquel viendraient s'asseoir la foi, la paix & la
» charité.

» Mademoiselle Julia l'a vu aussi ce douloureux
» tableau, madame ; elle l'a vu, & son cœur ne s'est
» point ému... Notre manière de sentir, il m'est
» pénible de vous le dire, est maintenant trop dis-
» semblable pour que nous puissions songer à
» joindre nos destinées ; aussi vous prierai-je,
» madame, d'agréer avec l'expression de mes re-
» grets, celle de mon profond respect.

» ROGER DE BRÉNOREL. »

« Paris, 25 novembre 18.. »

Le jeune homme cacheta cette lettre, écrivit rapidement l'adresse, sortit, & la jeta lui-même à la poste.

Il pouvait être alors cinq heures du soir ; la nuit enveloppait Paris, & sous son grand voile noir jaillissaient mille gerbes lumineuses ; Roger s'approcha de l'une d'elles, ouvrit son carnet, & à la clarté du gaz, lut attentivement l'adresse donnée par la concierge ; il consulta sa montre, hésita un instant, puis enfin se dirigea résolument vers le presbytère de l'église des Missions.

IV

Deux mois plus tard, les dames Obrel avaient quitté leur sombre entre-sol & habitaient un appartement confortable, exposé au midi & tout rempli, d'air & de soleil.

La pauvre mère, étendue dans un grand fauteuil, levait vers le crucifix des regards brillants de gratitude, d'espoir & d'amour, puis les abaissant autour d'elle, suivait avec un doux orgueil sa fille, son Esther qui allait & venait, laissant flotter les longs plis de sa robe de laine, & dont les blanches mains mettaient partout l'ordre & la grâce. Les trois jeunes enfants, qui, pour la centième fois peut-être, faisaient le tour de leur nouvelle demeure, souriaient, étonnés & ravis, aux meubles commodes, aux clartés joyeuses d'un feu brillant & aux chauds vêtements qui les couvraient, puis, lorsqu'ils comparaient cet hiver-là à tant d'autres qui l'avaient précédé, lorsqu'ils voyaient leur mère presque remise, & leur sœur si radieuse

& si belle, ils songeaient au temps des fées & croyaient à la protection d'un bon génie.

Esther, elle, songait à Dieu, & croyait à sa tendresse infinie... puis de temps à autre sa pensée reconnaissante s'en allait vers celui pour lequel elle pria chaque jour, celui dont la charité lui avait rendu sa mère. Elle ne l'avait vu qu'une fois, mais le bon curé des Missions en parlait souvent devant elle, & elle savait de quelle main délicate & généreuse s'était échappé le souffle de bonheur qui avait passé enfin sur leur sombre existence, effaçant les rides du front maternel, caressant son jeune visage fatigué par les veilles & les larmes, réchauffant & réjouissant les chères petites créatures dont l'enfance n'avait connu aucune joie. Elle savait que Roger de Brénorel avait employé tout son crédit pour faire obtenir à la veuve du savant une pension qui la mit à l'abri du besoin, & que, respectant sa fierté, il avait fait passer le premier trimestre de cette pension par les mains du prêtre, en y joignant une somme considérable, produit, assurait-il, des arriérés dus à madame Obrel. Enfin, elle avait pu deviner que Roger l'aimait ; aussi se prit-elle à trembler comme la goutte de rosée sur le frêle brind d'herbe quand, un jour de mars, après un long entretien de sa mère avec le bon curé, elle vit soudain paraître le jeune auditeur, chargé de ses violettes chéries, plus fraîches, plus parfumées que jamais.

« Je vous les rends, mademoiselle, dit-il à Esther avec un accent indéfinissable... mais en échange, ajouta-t-il en se tournant vers madame Obrel, donnez-moi la fleur qui embaumera ma vie, & daignez devenir ma mère !... »

Tant de pinceaux habiles ont tracé des esquisses semblables à celle que nous pourrions entreprendre ici, qu'il nous semble inutile de prolonger une scène qui se devine mieux qu'elle ne se décrit ; toutefois, comme parmi nos lectrices il pourrait s'en trouver qui aimassent à suivre un récit jusqu'au mariage inclusivement, nous leur dirons que, par une resplendissante matinée d'avril, Esther, svelte & blanche comme la marguerite des champs, sérieuse & recueillie comme un ange en prière, devenait, au pied des autels, madame Roger de Brénorel.

... Puis encore, si quelques cœurs sensibles s'étaient intéressés au serin de l'entre-sol & lui avaient donné un souvenir de regret, ils seront satisfaits peut-être en apprenant qu'un jour, Esther, appuyée au bras de son mari, laissa échapper un cri de joyeuse surprise, lorsque, traversant le quai de la Mégisserie elle reconnut dans la boutique d'un oiseleur, son petit ami des mauvais jours.

« Voilà bien son collier de plumes vert pâle & la blanche aigrette de sa jolie tête ! s'écria la jeune femme ; c'est vraiment lui, mon cher Roger ! »

— Entrons..., répondit-il avec un empressement gracieux.

Ils entrèrent, & le marché fut conclu à l'instant,

malgré le prix élevé demandé par l'oiseleur, prix contre lequel madame de Brénorel crut devoir protester quelque peu.

« Ce n'est pas un oiseau comme un autre, madame, dit le marchand, car tel que vous le voyez, ce petit serin a fait manquer un grand mariage, & pour cette raison sa jeune maîtresse furieuse, a voulu s'en débarrasser sur-le-champ; vous voyez donc bien que ce n'est pas seulement un oiseau

que vous achetez, mais un petit personnage ayant une importance, une valeur incontestables. »

Monsieur & madame de Brénorel échangèrent un sourire; ils payèrent l'oiseau, se firent précéder du domestique qui portait la cage, puis étant sortis de chez l'oiseleur, leurs mains se rencontrèrent & Esther, murmura : « Je suis trop heureuse. Mon Dieu, que vous êtes bon ! »

CLAIRE CHANCEL.

LE MARIAGE DE THÈCLE

(SUITE.)

XVI

QUOIQUE Alexis Lamblin eût constamment vécu à Paris, qu'il eût, petit garçon, fréquenté l'école, &, jeune homme, l'atelier, quoiqu'il se fût promené au bras de bien des camarades, qu'il eût accepté des amitiés dans la Bohême, quoiqu'il eût parlé l'argot de l'atelier, & qu'il n'ignorât pas les mystères des cafés, restaurants & tabagies, cependant, sa nature primitive, délicate & timide, n'avait pas été atteinte par la rudesse & l'indifférence modernes. Il était resté lui au milieu de cette cohue parisienne; il avait couloyé le pays de Bohême sans en franchir les limites; il avait vécu avec des sceptiques en continuant de croire en Dieu, il avait eu pour compagnons des gens qui se rient de tout, & il avait gardé, intact, le sentiment du respect & le besoin d'aimer; il avait tutoyé des hommes qui n'aiment que l'argent & ne cherchent que le plaisir, & ses aspirations vers des biens plus nobles n'en avaient pas souffert. Silencieux, modeste, fier, il ne se livrait pas; ses croyances & ses affections demeuraient au fond de son âme, il ne les jetait pas en pâture à ceux qui auraient pu les flétrir; seul, l'art aurait pu trahir les secrets de son cœur ou l'amour en obtenir la confidence.

Dès sa première jeunesse, poussé par ce besoin d'expansion qui est au fond de notre nature, & ne trouvant pas autour de lui d'échos qui lui fussent sympathiques, il s'était habitué à écrire au vol ses impressions; il crayonnait, il écrivait sur des tablettes qui ne quittaient jamais sa poche, & là, ses souvenirs de lectures, ses pensées, ses désirs se trouvaient perdus parmi les esquisses qui remplissaient ces pages. Il y jetait pêle-mêle ce qui le préoccupait: son art, son goût pour la

nature, son désir de croire & son besoin d'aimer. Jamais il ne communiquait ces feuillets à personne; il disait à sa tante sa vie matérielle, il lui contait ses affaires, ses projets, ses aventures d'atelier; sa confiance ne pouvait aller plus loin. A Camille, il eût tout dit, s'il l'eût aimée, mais jamais leur amitié ne revêtit le caractère de l'intimité étroite qui permet les confidences & force les cœurs à s'ouvrir; Thècle, elle, put lire à livre ouvert dans cette âme qu'elle avait conquise, & pendant longtemps, Alexis n'écrivit plus rien; à quoi bon? Il racontait ses pensées, il n'était pas besoin de les écrire.

Et pourtant, il vint un moment où il parla moins & où les tablettes reprirent leur place; il était alors marié depuis près de quatre ans. Il travaillait beaucoup aussi, & il s'isolait dans le vaste atelier qu'il occupait au-dessus de son appartement, rue de Tournon; pendant les beaux jours de l'été, il profitait des favorables clartés du matin, il quittait Thècle endormie, jetait un regard sur ses deux petits enfants & montait avec empressement vers ce lieu de refuge où l'attendait une muse sévère & consolante, celle du travail, qui lui faisait oublier peines & plaisirs; il s'isolait avec cette nature, toujours belle, toujours consolante, qu'il s'efforçait de reproduire dans sa vérité; il vivait pour elle, & il oubliait le reste. Est-ce assez dire qu'il n'était point parfaitement heureux?

Un matin, il se trouvait dans son atelier depuis plusieurs heures; il avait peint avec fougue, avec inspiration, & son grand tableau, *la Clairière*, avait passé de l'état d'ébauche à celui d'œuvre presque complète. Les hêtres semblaient se courber sous une forte brise, le feuillage avait les tons vigoureux de l'été & le soleil inondait d'une chaude lumière le sentier sablonneux où cheminait un

bûcheron, Tout vivait dans cette toile, & pourtant Alexis n'était pas satisfait; il la regarda longtemps, l'étudia, l'analysa, & se dit tout haut :

« Ce n'est pas cela encore, pas assez d'air dans ce feuillage ! allons ! il faut que mes yeux aillent prendre un bain de verdure cette après-dîner. »

Il rangea ses broches & sa palette, regardant toujours le tableau avec des yeux de juge qui se rappelaient trop bien l'inimitable nature, pour être satisfaits de cette copie, si belle qu'elle fût. La vieille horloge de l'atelier sonna dix heures & demie, & le son clair du timbre fit tressaillir Alexis :

« Thècle m'attend sans doute, se dit-il. »

Il descendit lestement chez lui.

Quoique l'heure fût avancée, le *chez lui* n'avait pas reçu ces soins attentifs qui, tous les jours, rétablissent l'ordre & l'harmonie. La salle à manger était telle qu'on l'avait laissée la veille ; dans le salon, chaque chaise portait un jouet d'enfant ou un vêtement de femme ; il passa par la cuisine ; deux jeunes servantes y déjeunaient au milieu d'un beau désordre, qui n'était pas un effet de l'art ; il ouvrit la chambre à coucher, le soleil n'y avait pu pénétrer librement, il y semait seulement une poussière d'or à travers les lames des persiennes & un rayon égaré, dirigé vers l'alcôve, laissait voir Thècle profondément endormie. Au pied du lit, l'ainé des enfants, un petit garçon tout frêle, était couché sur le tapis, en chemise, & il jouait silencieusement avec des soldats de plomb ; dans un berceau dormait une jolie petite fille, mais, sans doute, elle ne s'était endormie qu'après avoir beaucoup pleuré, car des larmes roulaient encore sur ses joues d'un rose pâle. Alexis regarda longtemps ce tableau, il regarda Thècle, belle encore dans son repos, quoique son visage portât des traces de fatigue & de souci, & il soupira. Elle s'était endormie en lisant ; un livre à couverture jaune était à portée de sa main, c'était la *Marguerite* de madame de Girardin, Alexis soupira encore. L'enfant s'était levé, & il avait pris la main de son père, en disant :

« Père, dis à maman de s'éveiller ; j'ai faim & je m'ennuie, & la petite sœur a tant pleuré avant de se r'endormir ! »

— Thècle ! dit Alexis, en se penchant sur elle.

— Mon Dieu ! c'est toi ! que se passe-t-il donc ?

— Il est onze heures, ne serait-il pas temps de te lever & d'habiller les enfants ! »

Elle le regarda d'un air mécontent, & sans répondre, tira le cordon de sonnette. La bonne vint lentement & en s'essuyant la bouche.

« Prenez Raphaël & Thérèse, dit-elle, habillez-les & faites les déjeuner.

— Avec quoi ?

— Donnez-leur de la soupe.

— Madame sait que leurs petites robes ne sont pas en état ?

— Faites-y quelques points, dépêchez-vous ! »

La servante emmena les pauvres petits, & Thècle, les yeux fixés sur son mari, qui se promenait à pas lents, lui dit :

« Qu'as-tu donc, Alexis ? tu sembles de bien mauvaise humeur.

— N'ai-je pas quelque motif ? dit-il. Quoi, tu es mère, maîtresse de maison, & tu ne surveilles ni tes domestiques, ni tes enfants ? Je te quitte pour mon travail, je rentre, & je trouve nos enfants abandonnés, nos servantes paresseuses comme des lazzarones, & toi, au lit, avec un roman sous le chevet. C'est conviens-en, oublier étrangement ses devoirs ! »

Elle rougit.

« Vous oubliez étrangement à votre tour, dit-elle, que je n'ai pas été préparée par ma première éducation à ces devoirs de ménage.

— Ce sont les devoirs de toutes les femmes.

— Dans une certaine mesure ; les femmes de notre monde ne servent pas, elles sont servies ; elles ne travaillent pas, elles font travailler.

— Les femmes de votre monde ! Vous êtes ma femme, voilà tout ce que je sais.

— Je le sais aussi, malheureusement.

— Thècle !

— Eh bien !

— Thècle, pourquoi jeter de l'amertume entre nous ?

— Pourquoi me faites-vous des reproches ?

— Je ne fais pas de reproches, je voudrais t'éclairer sur ce qui pourrait nous rendre, tous les deux, plus tranquilles & plus heureux.

— Vous ne vous y prenez pas bien ! répondit-elle avec un sourire amer ; vous me forcez trop à me souvenir que je suis descendue pour venir à vous ! ne me le rappelez donc pas sans cesse en me parlant de mes devoirs de ménagère. C'est au moins maladroit !

— Vous me provoquez, dit-il, mais je ne vous répondrai pas. Je sors jusqu'au soir, & j'emmènerai le petit Raphaël, il a besoin d'air & d'exercice. Adieu, Thècle.

— Adieu ! dit-elle. »

Un mot l'eût ramené ; elle ne le dit pas. Il sortit & dans la salle à manger, il trouva les enfants qui finissaient un maigre déjeuner.

« Viens, mon cher petit, dit-il ; nous allons sortir. Ayez soin de la petite Thérèse. »

Raphaël s'attacha énergiquement à la main de son père, & lui dit :

« Est-ce que nous allons nous promener sur le boulevard ou au Jardin des Plantes, père ? »

— Nous allons à la campagne. »

Ils prirent le chemin de fer, & jusqu'au soir, ils errèrent dans les bois de Meudon ; pendant que le petit enfant se reposait sur l'herbe, son père dessinait, esquissait un arbre, étudiait le port des rameaux, & s'interrompait souvent pour écrire sur ce cher album, son vieux confident. Le cœur du pauvre Alexis débordait.

« Je voudrais savoir, je voudrais m'expliquer à

moi-même ce qui s'est passé entre Thècle & moi depuis trois ans ; je l'ai tant aimée, si profondément, si ardemment ! je l'aime encore, & cependant, la paix n'est plus avec nous, & dans ces odieuses querelles de ménage, à propos de rien, à propos de tout, la perle de l'amour pur disparaît & se fond. Depuis quand ? comment ?... Jusqu'à la naissance de notre premier enfant, de ce pauvre petit qui joue là, sur la mousse, je fus le plus heureux des hommes ; j'aimais & je croyais être aimé... Je passais au-dessus des ennuis matériels comme si j'avais eu des ailes pour m'envoler dans l'éther, & Thècle m'apparaissait toujours, radieuse de beauté, touchante d'ignorance & de faiblesse, supérieure, par sa grâce & son charme, à toutes les filles des hommes... Mon travail fournissait à notre existence, & ce qui manquait d'ordre & de dignité dans notre vie, j'y suppléais par la patience. Je ne demandais à Thècle, que d'être & de m'aimer un peu ; dans cette ivresse de l'âme, je ne me permettais pas même de penser que Thècle pût être obligée à un devoir envers moi... Elle était là, elle se laissait aimer ; c'était assez.

» La naissance de ce cher enfant changea un peu le cours de mes pensées. Après les premiers transports, après l'immense joie que je ressentais en voyant mon fils dans les bras de ma femme, un rayon de raison & de vérité se fit jour. Cet enfant chéri, venu au monde sain & robuste, ne tarda pas à languir ; le médecin donna quelques conseils & en souligna d'autres de l'accent & de la voix ; ce mot surtout me frappa : — « Beaucoup de soins, d'air pur, d'attention... » C'était, je m'en aperçus, le résumé de ce qui manquait à mon Raphaël. J'avais dispensé sa mère de tout devoir envers moi, mais envers lui !

» La vie passée de ma femme ne l'a exercée à aucun travail, à aucune peine, à aucune obligation ; elle a vécu comme une belle fleur de serre, à laquelle un jardinier dispense l'eau & le soleil... Le sentiment maternel n'a pas été assez puissant pour tirer cette âme de sa langueur & de ses incessantes rêveries... Elle ne sait pas, elle ne peut pas, elle ne veut pas... représentations, prières, reproches, sont allés se perdre dans cette nonchalance orgueilleuse, comme le boulet s'amortit dans la laine ; elle les a sentis pourtant, car dès la première parole discordante, l'amour a fui de son cœur & elle a regretté ce qu'elle avait fait pour moi. Tout ce qu'un homme peut inventer pour fléchir une âme hautaine, je l'ai essayé, j'ai prié, supplié, raisonné, je n'ai rien obtenu... Thècle s'est repliée sur elle-même ; elle passe sa vie à peser les sacrifices qu'elle m'a faits, & quant à mes droits & à ses devoirs, il n'en est pas question.

» Nous sommes bien malheureux... Enfants négligés, maison abandonnée, intérieur sombre & triste, voilà ce qui a succédé à cette année si radieuse, la première de notre union... Et mon pauvre talent, qu'est-il devenu ? il n'est plus qu'un outil qui sert à gagner de l'argent... Adieu

étude, adieu inspiration, adieu gloire, adieu rêves. Pourquoi ne puis-je pas dire : adieu vie ! »

Il se plaignait d'elle, elle se plaignait de lui. Trois fois gâtée par la fortune qui ne lui avait rien laissé à désirer, par une éducation incomplète où les idées sérieuses n'avaient pas occupé assez de place, par une vie oisive qui avait donné l'entrée aux molles rêveries & aux lectures dangereuses, Thècle n'avait pas compris qu'en devenant la femme d'Alexis, elle entraînait dans une nouvelle vie, celle de l'épouse & de la mère, dont le Code s'écrit en un seul mot : *dévouement*. Il lui semblait, dans son orgueil d'enfant, que la grâce qu'elle lui avait faite, en l'aimant & en descendant jusqu'à lui, la dispensait de tout devoir, & à jamais souveraine, enivrée de sa puissance, ne se crut aussi dégagée envers l'époux *consort* qu'elle avait accepté. La première année de son mariage, toute d'ivresse & de joie, la confirma dans cette pensée. Alexis l'adorait, la servait, ne voyait en elle que charmes & perfections, & la règle, toujours austère & gênante, ne prenait aucune place dans son existence. Lorsque leur premier enfant naquit, une nouvelle source d'amour s'ouvrit dans l'âme du jeune père ; ses yeux se dessillèrent, il vit soudain les lacunes du caractère de sa femme & il souffrit horriblement quand il s'aperçut que ces soins assidus, intelligents, maternels, en un mot, qui alimentent chez l'enfant la faible lueur de la vie, la faible portion de ses forces, faisaient défaut à son fils. Thècle aimait Raphaël comme une jouissance nouvelle ; elle aimait à le voir beau, riant, charmant ; elle s'amusait de ses rires & de ses joies, mais elle ne savait ni prévoir ses besoins, ni soulager ses souffrances ; cette activité domestique, ce gouvernement du petit royaume intérieur l'ennuyaient à l'excès ; habituée à être servie & prévenue, elle ne pouvait s'assujettir à penser aux autres, & lorsque tout allait fort mal dans son domaine, lorsque l'enfant s'ennuyait, que les servantes étaient maussades, que le travail se faisait peu ou mal, elle s'enfermait dans sa chambre, avec un joli volume à couverture jaune, elle subissait la fascination d'un auteur aimé, elle s'enfuyait avec lui dans le pays des songes, & les réalités l'appelaient en vain. O réalités, l'amour du devoir vous revêt cependant d'une vraie poésie ! La mère qui veille au berceau de l'enfant, l'épouse vigilante & laborieuse qui fait oublier à l'homme ses fatigues & ses soucis ne méritent-elles pas d'inspirer les poètes, & quand tous les vices ont leurs autels & leurs chantes, le devoir seul n'en aurait-il pas ? L'éloge de la femme forte n'est-il pas plus touchant que les *Contes de Boccace*, & Virgile célébrant la pauvre veuve qui, dès l'aurore, s'est mise au travail afin de vivre honnête & d'élever ses petits enfants, ne devait-il pas surpasser, éclipser le brillant Arioste ?

Tout nourri de littérature qu'il fût, l'esprit de Thècle ne s'élevait pas à ces considérations ; le devoir était lettre morte pour elle, quand l'amour

& la sympathie ne lui faisaient pas escorte. Et cet amour, un moment si vif, cette sympathie si tendre qu'elle avait ressentis pour Alexis, s'étaient dissipés comme une fumée légère, sous les premiers & timides reproches de son mari. Blessée, froissée, irritée, elle avait soudain établi un calcul tout à son avantage, & elle trouvait qu'ayant tout donné, on était encore en dette envers elle.

Un second enfant naquit, & sa venue, qui ne guérit pas ce cœur ulcéré, rendit la situation des deux époux plus difficile; Alexis, accablé par les charges d'une maison où une main prudente ne tenait pas les rênes, travailla beaucoup & vit baisser, peu à peu, la vogue qui avait accueilli ses premiers tableaux. Encore une illusion de moins pour sa femme! encore un mécontentement de plus dans cet esprit aigri. Le succès l'aurait dominiée, le talent uni au travail ne lui imposa point.

Le jour où Alexis l'avait quittée pour quelques heures, en emmenant son fils, elle voulut sortir aussi; il lui prenait parfois de ces fantaisies très-inopinées, d'air, d'activité, de promenade, &, emmenant la petite Thérèse, qui marchait à peine, elle alla au Luxembourg & erra quelque temps sous ces beaux ombrages. Le souvenir des Vosges & du jardin paternel lui revint, & avec quelle amertume! Son cœur se serra & elle se dit à elle-même: « Si je ne m'étais pas déclassée! » Elle voulut chasser cette pensée, fatale nostalgie du passé, &, prenant une autre direction, elle se dirigea vers la maison de Camille; elle monta lentement les étages, en soutenant l'enfant, &, à peine arrivée devant la porte de l'appartement, elle eut quelque regret d'être venue là, mais il était trop tard, Camille venait d'ouvrir, & elle jetait une exclamation de joie à la vue de sa belle cousine, dont les visites étaient fort rares.

Madame Lamblin ne sortait plus: une cruelle infirmité la retenait chez elle, mais, comme autrefois, la chambre était propre & riante; un beau bouquet de roses moussues réjouissait la vue de l'infirme, & Camille travaillait à ses broderies, soignait son ménage & servait sa mère avec une expression de visage qui annonçait la paix profonde de l'âme. Thècle fut reçue avec tendresse, & l'enfant comblée de caresses:

« Et mon neveu?

— Il est allé à la campagne, & il a emmené Raphaël.

— Ah! qu'il ne se fatigue pas surtout, ce cher Alexis! il travaille tant!

— Vous croyez? ma tante.

— Mais oui, il me semble qu'il est toujours à la tâche.

— Alexis aime son art; il ne pourrait passer un jour sans produire quelque chose, dit Camille avec douceur: il aime son pinceau comme j'aime mon aiguille.

— Vous faites là quelque chose de beau, Camille?

— Je marque tout un trousseau; c'est pour une marquise au moins! dit-elle en montrant un écus-

son admirablement brodé que surmontait une couronne.

— Ça? ce n'est qu'un tortil de baron.

— Ces signes-là vous sont familiers, ma cousine; moi, je me borne à les broder, & sans envie celle qui les portera.

— Vous n'enviez, vous ne désirez rien, Camille? vous êtes bien heureuse!

— Si, ma cousine, je désire que maman se rétablisse & qu'elle vive jusqu'à l'âge le plus avancé; alors je serai la plus heureuse des filles.

— Vous êtes donc vraiment heureuse, sans fortune, sans appui, obligée de travailler pour vivre & de demeurer dans cet affreux appartement, d'où l'on ne voit que des cheminées?

Camille rougit: les termes de cette question lui semblaient peu aimables; pourtant, elle répondit avec son calme habituel:

« Je suis contente du sort que Dieu m'a fait, j'aime le travail, & j'aime notre demeure, où je me suis vue toute enfant... »

— Vous ne comparez pas, répondit Thècle avec humeur; je vous assure que, pour moi, le souvenir du château d'Herzey fait tort à l'appartement de la rue de Tournon. »

Camille rougit encore: peut-être pensait-elle que l'appartement de la rue de Tournon lui eût jadis semblé un paradis.

Thècle ne prolongea guère sa visite: la présence de ces deux femmes si paisibles, acceptant avec tant de dignité le sort que Dieu leur avait fait, ne lui était pas agréable; elle redescendit & se promena quelque temps sur les boulevards, & se laissant tenter par les brillants étalages, elle acheta des rubans pour elle, deux costumes pour ses enfants, une figurine de vieux Saxe, qui lui parut jolie, &, comme une averse d'été vint à tomber, elle prit une voiture & revint chez elle.

L'enfant, fatiguée, s'endormit sur le canapé du salon, & Thècle s'assit près d'elle; elle posa la figurine sur la table, arrangea & dérangea les livres, les albums, les plantes qui se groupaient sur la table, ouvrit un volume, parcourut quelques pages, & fut interrompue par une visite que la domestique annonça brusquement:

« M. Reyville demande à voir madame. »

M. Reyville était ce même sculpteur que madame de Sénonges recevait autrefois; il continuait à voir Alexis, & il témoignait à Thècle une espèce d'amitié, moitié d'oncle, moitié de camarade, que son âge & sa confraternité avec Alexis autorisaient. A peine eût-il échangé les premières paroles de politesse que, regardant Thérèse, il s'écria:

« Peut-on voir rien de plus beau? Elle est délicieuse, cette petite! quelle attitude! quelle beauté dans ce bras replié, dans ces petites boucles blondes éparées sur ce joli cou!

— Vous aimez les enfants?

— Je les adore.

— Je ne comprends pas alors que vous ne vous soyez pas marié.

— Ah ! fort bien ; en se mariant, on n'est pas sûr d'avoir des enfants, on est sûr seulement d'avoir une femme.

— Eh bien ?

— Eh bien ! chère madame, la femme qui convient à un artiste est un oiseau rare, je courrais grand risque de ne pas le rencontrer.

— Vraiment ?

— Oui. Mais où est donc Alexis ?

— A la campagne.

— Ah ! il travaille.

— Oui, beaucoup. Il fait un grand paysage en ce moment.

— Je sais, je sais. Il travaille énormément depuis quelques années... ne craignez-vous pas, chère madame, qu'Alexis se surmène ?

— Je ne vois pas.

— Vous ne le voyez pas encore, vous le verrez, s'il continue de la sorte. Il produit trop, c'est là l'expression exacte, & l'inspiration est une demoiselle fort capricieuse, qui ne se rencontre pas toujours au même degré.

— Vous pensez ?

— Entendons-nous. Il a toujours la même sûreté de main, les mêmes procédés, un dessin soigné, mais *je ne sais quoi* n'y est pas toujours ; ce *je ne sais quoi* par lequel Ruysdaël & Poussin expriment l'âme d'un paysage, l'émotion & les idées que sa vue fait naître en nous... Voilà ce que l'on n'attrape pas, lorsqu'on se force à produire...

— Qu'y faire ? répondit Thècle avec humeur : il faut vivre.

— C'est juste, j'oublie que l'art ne vient qu'en second lieu. Et madame de Sénonges ? qu'en faites-vous ?

— Ma tante est aux Lauriers ; elle y réunit un monde fou. On s'amuse.

— C'est bien ce qu'il faut à madame votre tante. Très-aimable, très bonne.

— Oui, pour ceux qui l'amuse.

— On dirait que vous la connaissez bien. Voilà, par exemple, une femme comme il n'en faudrait pas à un artiste, quoiqu'elle aime les arts, & que, même, elle s'y connaisse.

— Quel est donc ce fameux type de femme d'artiste ? Où le rencontrez-vous ?

— Je ne sais... tenez, peut-être chez votre petite cousine, Camille : cela est patient, modeste, dévoué... cela prend le fardeau du jour afin qu'il ne pèse pas sur d'autres épaules, cela épargne temps, argent, cela pense avant tout au bien-être d'autrui... oui, je crois que c'est là le vrai type... & si j'avais vingt-cinq ans de moins, je jetterais le dé...

— Camille est bien heureuse !

— Qu'un bonhomme comme moi l'apprécie ? je ne sais, mais elle est heureuse d'être si dévouée & si bonne...

Les plus accommodants ce sont les plus habiles.

Et ne pensez-vous pas comme moi, chère madame, que plus on se recherche soi-même, plus on se crée de misères & d'embarras ? Vivre pour autrui pourrait bien être le grand secret du bonheur ici-bas. Et si quelqu'un a besoin d'une femme dévouée, qui pense pour lui & à lui, n'est-ce pas l'artiste, pour qui l'inspiration, la fortune, les succès sont toujours incertains ?...

Il discourt longtemps ainsi avant de se lever & de prendre congé ; il sortit, puis au bout d'un instant, il revint avec une superbe poupée qu'il coucha à côté de Thérèse encore assoupie, & il laissa Thècle moitié satisfaite, moitié fâchée :

« Un type de femme ? se dit-elle ; s'il disait un idéal de ménagère & de gouvernante, il serait dans le vrai... mais ce vrai-là, je n'ai pas l'ambition d'y atteindre... »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA PETITE AMAZONE

(SUITE)

III

Maurice ayant dormi comme un loir, & poussé la mansuétude & l'oubli des injures jusqu'à rêver de sa petite amie d'enfance, se leva, le 21 octobre, beaucoup plus tard que de coutume. Tout le vil-

lage était déjà debout & dans une grande agitation ; il y avait des groupes dans tous les coins, des gens qui allaient & venaient, des porteurs de nouvelles qui semaient la peur, des prophètes de malheur qui prédisaient des choses à faire dresser les cheveux, & de petits enfants qui trépi- gnaient d'aise & se trouvaient, au milieu de ce

bruit, comme le poisson dans l'eau. On voyait passer des familles entières qui se dirigeaient vers Besançon, chassant leurs troupeaux devant elles, & conduisant des chars remplis de grains, de meubles, de hardes, & de ces mille choses sans nom & sans valeur dont se composent les ménages de paysans.

Et chaque fois qu'une nouvelle tribu de fuyards apparaissait, l'anxiété générale redoublait; les pérorateurs devenaient plus éloquents, & les villageoises épouvantées se lamentaient de plus belle.

« Qu'est-ce donc? Pourquoi tout ce bruit? » demanda Maurice à sa mère, qui bouclait des malles.

Elle lui prit les mains, & d'un ton persuasif :

« Tu vas partir, n'est-ce pas? lui dit-elle; promets-moi que tu partiras aujourd'hui même, car vois-tu, demain, il serait trop tard. L'ennemi arrivera ce soir.

— Ah bah! s'écria Maurice. Comment le sais-tu? »

Elle l'amena auprès d'une fenêtre.

« Regarde ces gens qui fuient; ils disent que la Haute-Saône est mise à feu & à sang. On se bat, j'ai entendu le bruit de la fusillade. »

Le jeune homme sourit.

« Tu ne me crois pas? dit-elle.

— Je crois à la force de ton imagination, ma mère; sois sûre qu'en ce moment il n'y a pas de bataille livrée si près de nous.

— Ah! si tu pouvais me le prouver! » répliqua cette pauvre femme.

Maurice se tut & considéra d'un air pensif les tristes émigrants.

« Ma mère, dit-il, après un instant de silence, pourquoi ne ferais-tu pas comme eux? »

Madame Derbin secoua la tête.

« Non, répondit-elle, c'est impossible; il faut que je reste. D'abord, je tiens à veiller sur Cécile, dont l'imprudence m'effraie; ensuite je ne puis donner le signal de la désertion, cela produirait un effet déplorable. Et comment oserait-on exiger de ces pauvres villageois du courage & de la dignité, si ceux qui doivent montrer l'exemple les abandonnaient lâchement? Ma place est ici, j'y demeurerai jusqu'à la fin.

— Vous avez raison, ma mère, dit gravement Maurice; il faut que chacun remplisse son devoir.

— Et le tien, cher enfant, est de m'obéir; aussi tu partiras, n'est-ce pas?

— Oui, je vous le promets. Soyez convaincue que je n'attendrai pas l'arrivée de l'ennemi; mais comme il n'a point encore osé traverser l'Ognon...

— Qui te l'a dit?

— Ma mère, j'en suis sûr, j'ai prié un ami de m'avertir.

— Vraiment? Quelle bonne idée tu as eue & combien je lui devrai de remerciements à cet ami!

Le jeune homme se mit à rire, puis ses yeux

devinrent humides & il murmura comme la veille :

« Pauvre mère! »

Durant tout le jour, Maurice put à peine échanger quelques mots avec Cécile. Cette vaillante petite amazone était très-occupée : elle avait fait ouvrir les portes des caves de son père, & invité les habitants du village à déposer ce qu'ils avaient de plus précieux dans ces cachettes, qui devaient être ensuite soigneusement murées. On s'était empressé d'accepter l'offre de mademoiselle. L'un apportait son blé, l'autre son vin, un troisième ses légumes. Les paysannes venaient enfourer leurs modestes écrins, leurs plus belles parures, & des tonnes de beurre, & des salaisons, & bien d'autres victuailles. Cécile était enchantée, on eût dit qu'elle avait trouvé le secret d'affamer l'armée ennemie.

Pendant ce temps, le capitaine Mongazon veillait au salut de tous; courait sur les hauteurs, dans les profondeurs du val & revenait, au galop, annoncer que l'on ne voyait rien encore. Après s'être donné bien du mouvement jusqu'au coucher du soleil, il fit battre la générale, & ses soldats étant rassemblés, il établit de grands & de petits postes pour la nuit. Il recommanda à tous l'ordre, le courage, la vigilance; & ayant ainsi pourvu à la sûreté publique, il estima qu'il lui était permis de prendre quelque repos, & il alla passer la soirée chez M. Landry, qui avait invité aussi Maurice & sa mère.

Comme cette petite réunion manquait absolument d'entrain & de gaieté, le capitaine essaya de distraire ses amis en leur contant des histoires. Il leur parla des grands voyages qu'il avait faits, des dangers qu'il avait courus, des bandes de voleurs auxquelles il avait eu affaire en Italie & en Grèce; de ses chasses au tigre, dans l'Inde; de ses batailles dans les montagnes de la Kabylie, & cœtera, & cœtera; car on n'en finirait point s'il fallait énumérer toutes les aventures surprenantes qui lui étaient arrivées.

Il narrait ces choses sans emphase, simplement, négligemment, tout comme si cela n'eût pas valu la peine d'être conté; mais il n'en faisait que plus d'impression sur l'esprit de ses auditeurs. M. Landry admirait cet homme si brave & si modeste; madame Derbin sentait passer sur sa peau ce frisson dont parle Job; Cécile, le visage rayonnant, baissait ses beaux yeux, dans lesquels brillait un noble courage, & s'efforçait vainement de cacher son émotion; seul, le pauvre Maurice faisait piteuse mine; il ne disait mot, mais sa contenance humiliée parlait assez, & son silence même était un hommage rendu au vaillant Mongazon.

Vers onze heures, la petite compagnie se sépara avec des souhaits de bonne nuit qui ne devaient point se réaliser, car personne ne dormit, du moins avant l'aube.

Cécile, qui avait l'esprit agité & la tête farcie de chimères, grâce aux récits qu'elle venait d'en-

tendre, ne songea même point à se mettre au lit. Elle ouvrit sa fenêtre pour examiner la campagne, qu'elle trouvait remplie de mystères, d'épouvante, de secrets affreux. Il faisait pourtant une belle nuit d'automne, un doux clair de lune, une brise du nord tiède & légère, & un silence profond que troublait seule la voix des sentinelles.

Tout cela invitait au repos & n'avait rien que de très-rassurant; mais la jeune fille savait mieux que personne combien les apparences sont trompeuses. La nuit n'était-elle pas plus claire encore, la campagne plus calme & plus silencieuse, lorsque le capitaine Mongazon, qui, revenait d'une chasse au tigre, faillit être étranglé par deux Thugs cachés dans les rizières? Et quand un espion arabe se glissa sous sa tente, ne faisait-il pas, comme à présent, un beau clair de lune, & n'entendait-on point la voix lointaine des sentinelles? C'est justement pendant ces nuits si calmes que se passent les choses les plus étranges; & si la lune révélait les secrets qu'elle a surpris, le monde serait glacé d'horreur. Ainsi donc, qui pouvait affirmer qu'à cette heure il n'y avait pas quelque éclaireur prussien sous ces grands arbres, un espion à l'affût dans ces trèfles épais, & là-bas, sur la route...? Non, sur la route, c'était un habitant du village qui arrivait d'un pas lourd; mais plus loin, n'apercevait-on pas un homme qui marchait dans l'ombre, avec précaution, en silence? Oui, vraiment, voici venir un inconnu qui, certes, n'a pas de bonnes intentions.

A tout hasard, Cécile mit la main sur son revolver & attendit ce qui allait arriver.

« Qui vive! » cria la sentinelle d'une voix rude.

Le paysan qui s'avançait le premier s'arrêta surpris.

« Tiens, c'est vous André? fit-il.

— Sans doute, c'est moi, repartit André, mais ce n'est pas ainsi qu'il faut répondre; quand je crie : « Qui vive! » Vous devez dire : « Français! » Alors je vous laisse passer; mais si vous ne dites pas : Français! je tire sur vous; il n'y a pas à tortiller.

— Oh! oh! murmura le second voyageur, qui se trouvait alors devant la maison de M. Landry, qu'une cour fort étroite séparait du chemin. Oh! oh! il n'y a pas à tortiller; c'est bon à savoir. Enfin, s'il suffit de répondre Français... & sans hésiter davantage, il s'approcha d'André.

— Qui vive? demanda encore celui-ci, fidèle à sa consigne.

— Français! mon brave homme, répondit l'inconnu.

— Oui-dà, est-ce bien sûr? Tu as un drôle d'accent.

— L'accent de mon pays; je suis né natif des montagnes du Jura.

— Tu arrives des montagnes du Jura, à cette heure & par ce chemin? Qu'est-ce que tu me chantes? Je croirais plutôt que tu viens de Berlin en droite ligne.

— Oui, oui, André; ce doit être un espion, cria Cécile. »

Le voyageur se détourna et vit à la fenêtre cette belle jeune fille qui brandissait un revolver, & dont les yeux brillants n'exprimaient pas précisément la douceur & la bonté.

« Oh! madame! » lui dit-il d'un ton de surprise et de reproche.

Un peu confuse, elle se retira, ferma la fenêtre, & emporta sa lampe au fond de l'appartement. Quelques minutes se passèrent, puis elle entendit le bruit d'une détonation, un cri aigu, & ces mots prononcés par André, avec effarement.

« Il a eu ce qu'il méritait; c'est un espion prussien; mademoiselle Cécile le dira comme moi. »

La jeune fille, très-émue, sonna la vieille Élisabeth, qui, avec Bernard, composait tout le domestique de M. Landry, & après avoir envoyé cette bonne femme aux renseignements, elle rouvrit sa fenêtre pour questionner André; mais il n'était plus là; elle ne vit personne & n'entendit que des voix confuses & indistinctes.

Cependant M. Landry, qui ne dormait point encore, voulut savoir aussi ce qui s'était passé. Il s'habilla à la hâte, descendit, & dans le vestibule, il se croisa avec Babet qui rentrait.

« Ah! monsieur, lui dit la pauvre femme atterrée, voici venir les Prussiens & nous sommes tous perdus; point de rémission, car André a tiré sur l'avant-garde. Il est vrai qu'il l'a mise en déroute; mais derrière, il y a une armée, de l'artillerie, des canons. Ils vont brûler le village & passer les habitants au fil de l'épée. Ça apprendra à ce désœuvré de M. Mongazon à jouer au soldat & à faire la petite guerre; s'il n'y avait que lui de *passé* encore!... Mais il pourra se vanter d'avoir causé notre mort à tous, avec ses corps-de-garde, ses discours & ses parades.

— Trêve de verbiage, dit M. Landry impatienté. Qui donc vous a débité ces sornettes? Cécile! cria-t-il à sa fille, je vais moi-même questionner Mongazon. »

Il sortit & revint au bout d'un quart d'heure.

« Vraiment, dit-il, nous nous mettons dans l'inquiétude pour des riens. Un garde national a tiré sur un inconnu qui ne voulait point se laisser conduire au poste, & cet homme est tombé comme s'il eût été tué roide; mais lorsqu'on est venu pour le relever, on n'a trouvé personne; il s'était enfui après avoir fait le mort. Voilà toute l'aventure; il n'y a pas là de quoi nous faire passer une nuit blanche; ainsi nous allons dormir; il est plus que temps, le jour ne tardera pas à paraître. »

IV

Le 22 octobre, le bruit sinistre du canon se fit entendre à Val-sous-Bois, dès le matin. Mais cette fois, ce n'était plus une voix lointaine; elle reten-

tissait là, dans la vallée, à quelques lieues du village.

Impossible d'en douter; il y avait en ce moment un combat sur les bords de l'Ognon; & l'ennemi, s'il était vainqueur, allait arriver ivre de sang & affamé de destruction. Cette perspective n'avait rien de rassurant; mais que pouvait-on faire si ce n'est de s'armer de courage & de patience? Il ne fallait même point songer à payer de sa personne. Encore qu'ils l'eussent voulu, ce que j'ignore, les soldats de M. Mongazon se trouvaient dans l'impossibilité de courir sus à l'ennemi, non pas précisément à cause de ces malheureux sabots qui ne sont point chausseries de bataille, mais par l'excellente raison que l'autorité préfectorale n'avait point envoyé les armes que réclamait avec instance notre jeune capitaine. Mais lui, ce brave officier, il était parti dès l'aurore pour prendre part au combat comme volontaire.

« Je n'ai point encore aperçu Maurice ce matin, dit M. Landry à Cécile; je crains que chez lui on ne soit bien inquiet; j'ai envie d'aller rassurer un peu ces deux trembleurs, la mère & le fils.

— Ah! oui, papa, je serais bien contente que vous fissiez une visite à ma pauvre marraine. Quant à M. Maurice... »

Ici la jeune fille s'interrompit en fronçant ses lèvres roses d'un air dédaigneux, & tandis que son père se rendait au château, elle fit venir Bernard pour lui recommander de tenir les chevaux prêts; puis, à tout événement, elle se prépara elle-même pour une longue course.

Lorsque M. Landry rentra, il était très-sombre & très-mécontent.

« Ce poltron de Maurice! s'écria-t-il.

— Qu'a-t-il fait encore? demanda Cécile.

— Une chose incroyable; il est parti au point du jour, avec l'individu que les gardes nationaux ont failli tuer cette nuit.

— Quoi! M. Maurice?

— Ma foi, oui; Maurice & le corps mort s'en sont allés ensemble.

— Mais, c'est impossible!

— C'est très-possible & très-vrai; madame Derbin me l'a affirmé. Il paraît que l'individu en question est un ami qui est venu avertir Maurice de l'arrivée prochaine des Prussiens.

— Et pourquoi refusait-il de se laisser conduire au poste?

— Parce que, n'ayant ni passe-port, ni livret, ni rien qui pût certifier son état civil, il craignait d'être retenu prisonnier.

— Voilà un ami bien dévoué; il a exposé sa vie...

— Oh! il ne courait pas grand risque, ces gardes nationaux sont si maladroits!

— Et M. Maurice s'est enfui, la nuit, avec cet homme? Que va-t-on penser? que va-t-on dire?

— Il est sûr que ça ne fait pas honneur à notre

poltron, mais nous ne raconterons la chose à personne, & madame Derbin sera plus discrète encore. »

Cécile ne répliqua point, elle était désolée; au fond elle avait de l'attachement pour Maurice, & cet étrange départ lui causait beaucoup de chagrin. La bataille qui se livrait en ce moment si près du village la jetait aussi dans une cruelle inquiétude, & durant toute la matinée, elle fut comme une âme en peine.

« Je ne puis plus demeurer au logis, dit-elle à son père. L'incertitude me tue; j'ai des idées noires, des pressentiments affreux: je voudrais sortir, voir ce qui se passe, ou du moins questionner ceux qui ont vu. Je vous en prie, permettez que je fasse une promenade vers le champ de bataille; je n'irai pas jusque-là, oh! non, je serai excessivement prudente, je me tiendrai sur quelque colline, loin, bien loin des combattants. Tout ce que je désire, c'est d'apercevoir confusément cette scène émouvante.

— Tu voudrais voir un spectacle aussi affreux? dit M. Landry.

— Je veux voir ces martyrs obscurs qui vont mourir, s'écria Cécile avec exaltation; je veux souffrir avec eux, pleurer sur eux, prier pour eux. Je veux avoir ma part, ma toute petite part d'angoisse & d'émotion; & si j'éprouve une grande horreur, si mon cœur se brise, eh bien, tant mieux! Oui, j'aime mieux cela que de me tenir à l'écart, tranquille, insouciant, comme les égoïstes qui ferment leurs yeux & disent ensuite: « Après tout, que nous importe? Nous n'avons pas vu. »

Le bon père finit par se rendre à ces pressantes sollicitations; mais, cette fois, il ne voulut pas confier sa fille au vieux Bernard, la circonstance était trop grave pour qu'il s'en rapportât à d'autres que lui-même; il déclara donc qu'il accompagnerait Cécile & ne la quitterait non plus que son ombre. Il faut dire aussi qu'il n'était pas fâché d'aller puiser des nouvelles à la source, & de voir les choses d'un peu près. Il partit donc à cheval avec la petite amazone, dont l'air était plus belliqueux, plus fier, plus martial que jamais. La route était encombrée de fuyards & de curieux, qui allaient les uns en avant, les autres en arrière; qui se croisaient, s'agitaient, & donnaient beaucoup d'animation à cette campagne ordinairement si paisible. Par conséquent, M. Landry put se procurer sans peine tous les renseignements nécessaires, & après s'être fait indiquer l'endroit précis où se livrait le combat, il lui fut facile de conduire sa fille en lieu sûr.

Cécile trouvait & disait que son cher papa était d'une prudence par trop exagérée, qu'il eût pu, sans le moindre péril, s'avancer un peu plus; mais M. Landry, fermant l'oreille à ce discours, ne prenait conseil que de lui-même, & force fut à cette intrépide amazone de s'installer sur la colline déserte où l'on avait bien voulu l'amener, &

d'où elle voyait, du reste, une partie du champ de bataille, grâce à une excellente longue vue dont elle avait eu soin de se munir.

Le père & la fille passèrent sur ce petit plateau deux ou trois heures, pendant lesquelles Cécile éprouva les plus douloureuses, les plus poignantes impressions.

Les combattants étaient aux prises dans une jolie vallée que traversait une rivière aux bords fleuris ; mais plus le tableau était frais, gracieux, poétique, plus il faisait ressortir l'horreur de ce drame, dont une partie était jouée déjà, & dont on ne présentait que trop le triste dénouement.

Quinze ou dix-huit mille Allemands, maîtres des hauteurs sur la rive droite, essayaient de franchir l'Ognon, & le seul obstacle qui se trouvât entre eux & la rivière, était un bataillon de mobiles & quelques francs-tireurs.

Cécile regardait avec une profonde angoisse ces malheureux dont elle admirait le courage, & le cœur navré, elle se demandait s'ils devaient périr tous sans être secourus. Eux, néanmoins, résistaient à ce torrent, à cette grêle incessante de projectiles, à ces obus qui passaient sur leurs têtes pour aller détruire leur dernier abri de ce côté de la rivière, un beau village que l'Ognon, semblable à une immense coulèvre, enlacc de ses replis sinueux. La mitraille pleuvait sur les vergers plantés de grands arbres, sur le parc, sur le château, sur les bosquets & les chemins creux ; partout où il y avait un peu d'ombre, & où quelques soldats eussent pu se mettre en embuscade. Bientôt la jeune fille remarqua avec effroi que plusieurs maisons du village étaient en feu, & qu'un vent assez violent agitait les flammes & menaçait de donner à cet incendie des proportions épouvantables. Et cependant, les mobiles, ces soldats inexpérimentés, qui n'avaient ni canons ni mitrailleuses, luttèrent encore & montraient toujours le même courage. Ce fut seulement quand les munitions vinrent à manquer que l'on vit faiblir, hésiter, reculer cette intrépide petite troupe, & au même instant l'ennemi quitta les hauteurs pour se jeter dans le vallon.

« Oh ! Dieu, dit Cécile, personne n'ira donc au secours de ces malheureux qui vont mourir ? »

— Si, voilà des renforts, s'écria Landry. »

De nouveaux bataillons arrivaient effectivement, mais ils ne firent que précipiter la perte de leurs camarades. Deux fois ils essayèrent de franchir l'Ognon sous le feu terrible de l'artillerie, deux fois ils se replièrent en désordre ; & ceux qui venaient de montrer tant de courage durent aussi chercher leur salut dans une fuite précipitée. Alors on vit ces pauvres soldats se jeter dans la rivière pour tâcher de la traverser à la nage, mais tous n'atteignirent point l'autre rive. Il y en eut beaucoup qui disparurent dans des tourbillons dont ils ne soupçonnaient point l'existence, ou qui, ne pouvant lutter contre le courant, revinrent sur

leurs pas pour se faire tuer à coups de baïonnette.

Cependant quelques hommes courageux demeuraient encore sous le feu des batteries prussiennes. D'abord ils avaient tenté d'arrêter les fuyards, maintenant, ils protégeaient la retraite. A la fin, l'un d'eux, un jeune officier de mobiles, étant tombé blessé mortellement, ces braves se décidèrent à traverser aussi l'Ognon. Celui qui partit le dernier ne pouvait manquer d'intéresser vivement notre vaillante amazone. Elle le regardait avec admiration tandis qu'il était là, debout sur la berge, faisant face à l'ennemi, & semblant défier les balles et les obus. La distance ne lui permettait pas de le voir d'une manière bien distincte, mais elle le reconnaissait à son costume de franc-tireur, à son grand chapeau tyrolien. Elle le suivait des yeux, & si exigeante qu'elle fût en matière de courage, elle trouva qu'il poussait la valeur jusqu'à la témérité. Elle tremblait pour lui ; elle eût voulu pouvoir lui dire : « C'est assez, c'est trop, que faites-vous seul au milieu de cette armée ?... » & elle éprouva un grand soulagement quand il se décida enfin à se jeter dans la rivière. Elle le vit attendre heureusement la rive gauche, faire quelques pas sur la route, puis tomber pour ne plus se relever...

Pendant ce temps, les Prussiens entraient vainqueurs au village.

« Les attendons-nous ? demanda M. Landry.

— Non, non, répondit Cécile en essuyant les larmes qui jaillissaient de ses yeux, j'ai assez vu, c'est trop horrible ! »

Ils descendirent la colline en silence, & comme s'ils eussent craint de se communiquer leurs tristes réflexions. Il pouvait être cinq heures du soir quand ils arrivèrent dans la plaine ; la jeune fille était brisée de fatigue & se sentait défaillir ; aussi, malgré tout le désir qu'elle avait de rentrer au logis, elle ne fit aucune objection lorsque son père lui proposa d'aller se restaurer dans une petite auberge solitaire, qui se trouvait à peu de distance du chemin.

En approchant de cette rustique habitation, ils virent un militaire assis dans la cour, sous un marronnier dont les premières gelées avaient doré le feuillage.

« On dirait d'un Prussien, fit observer M. Landry sur le ton de la plaisanterie.

— Oh ! je le voudrais, murmura Cécile dont le visage pâle se couvrit d'une rougeur très-vive. Et elle mit son cheval au galop.

— Vas-tu provoquer l'ennemi au combat ? lui demanda son père d'un air moqueur.

— Je vais vous aider à le faire prisonnier, répondit-elle résolument. »

M. Landry hocha la tête, allongea les tubes de sa longue vue, regarda & se prit à rire.

« Eh ! petite, cria-t-il, ne cours pas si fort, il n'y a pas là le moindre Prussien ; c'est notre ami

Mongazon qui lit un journal auprès d'une table servie. »

En ce moment, le militaire assis sous le marronnier détourna la tête, & aperçut des gens qui venaient à lui. Aussitôt il se leva, jeta un paletot gris sur son uniforme, appela l'aubergiste, sa femme, ses enfants, toute la maisonnée, fit seller son cheval & s'enfuit au plus grand galop.

« Capitaine, attendez-nous donc, lui criait cependant M. Landry. Quelle mouche vous pique, mon très-cher? Il n'y a pas de bon sens à galoper de la sorte, capitaine. Eh! capitaine Mongazon! »

Mais l'autre, s'il entendait, n'en courait que mieux.

Lorsque Cécile et son père entrèrent dans la cour, l'aubergiste leur dit en riant :

« Quelle peur vous avez faite à ce monsieur! Il vous prenait pour des Prussiens. »

La jeune fille fronça le sourcil, mais M. Landry éclata de rire.

« Ce brave était-il ici depuis longtemps? demanda-t-il.

— Mais oui, monsieur, il est arrivé de grand matin; il a déjeuné sous ce marronnier, puis il s'est promené dans la campagne; il a pêché des écrevisses, des ablettes dans le ruisseau là-bas & il est revenu dîner de bon appétit.

— Voilà ce que c'est que ces matamores, s'écria M. Landry, qui riait toujours. Est-ce que ça t'étonne, Cécile? Moi, pas beaucoup; il me semblait bien que notre homme n'était qu'un fanfaron. — Mais à présent, ma fille, d'inons en toute hâte, car la nuit approche, & il y a loin d'ici à Val-sous-Bois. »

Malheureusement, le dîner n'était pas prêt; il fallut attendre; M. Landry, bouillant d'impatience, se plaignait de tant de lenteur, regrettait d'avoir fait cette halte, pressait tout le monde, & sans s'en douter, jetait encore des bâtons dans les roues.

V

Le soleil était couché lorsque Cécile & son père se remirent en marche. Le voyage ne parut agréable ni à l'un ni à l'autre; la jeune fille, cependant, faisait bonne contenance, mais, à part soi, elle se disait qu'elle n'avait jamais vu soirée plus triste & tableau plus lugubre. L'exaltation de cette pauvre petite amazone avait entièrement disparu, & elle était, sinon effrayée, du moins agitée, nerveuse, inquiète. Tout ce qu'elle entendait, tout ce qu'elle voyait la faisait tressaillir & se présentait à elle sous un aspect affreux. Quand le vent traversait les bois avec de sourds gémissements, quand des bandes de grues passaient en jetant des cris plaintifs, Cécile croyait presque entendre des voix humaines, & elle songeait aux blessés couchés sur les bords de l'Ognon. Et lorsque les nuages entas-

sés s'approchaient noirs, épais, chargés de pluie, elle se demandait avec angoisse si, par cette nuit d'orage, les morts & les mourants auraient un autre lit que la terre nue.

Les pensées de M. Landry n'étaient pas non plus jouteuses de rose. De ce qu'il venait de voir, il pouvait induire que l'ennemi ne tarderait pas à se reposer sous son toit. Cela lui faisait faire de sérieuses réflexions, & il marchait tête baissée sans regarder autour de lui.

Cependant l'obscurité devenait profonde, le bleu du ciel disparaissait entièrement sous les nuées épaisses; pas un rayon de lune, pas une étoile n'égayait cette nuit sombre; la nature aussi était en deuil.

Pour abrégier, les voyageurs voulurent prendre un chemin de traverse; mais ils ne tardèrent point à regretter d'avoir quitté la route, car ce sentier les conduisit dans une lande très-vaste, où il n'y avait plus trace de chemin. A force de tâtonner, ils parvinrent à se tirer de ce mauvais pas, mais ils n'en furent guère plus avancés. Ils ne reconnaissaient point le terrain; ils croyaient voir pour la première fois ce ruisseau, cette prairie, ces bouquets de bois, & néanmoins ils allaient toujours en avant, de plus en plus inquiets, de plus en plus silencieux. A la fin, M. Landry arrêta son cheval.

« Vois-tu cette longue ligne blanche? dit-il à sa fille, en étendant la main du côté du nord. Cécile tressaillit.

— C'est l'Ognon, s'écria-t-elle; nous nous sommes égarés, nous tournons le dos à Val-sous-Bois.

— Et ce qui est pire encore, nous allons à la rencontre de l'ennemi.

— Oh! répliqua-t-elle fièrement, ce n'est pas cela qui m'inquiète.

— Je n'en dirai pas autant, repartit M. Landry d'un ton sévère. »

Cécile se tut &, après un instant de silence:

« Il me semble, dit-elle, que je vois une lumière là-bas.

— Oui, à peu de distance de l'Ognon; quelque bivouac prussien, j'imagine.

— C'est plutôt une ferme hospitalière, répondit vivement l'optimiste jeune fille; cette lumière ressemble bien plus à la lueur vacillante des lampes, qu'à celle d'un feu de bivouac.

— Eh bien soit, tentons l'aventure; à la guerre comme à la guerre, dit M. Landry en dirigeant sa course vers ces clartés douteuses. Cécile le suivit, & bientôt ils arrivèrent dans un village d'assez bonne apparence, au milieu duquel ils avisèrent une grande maison blanche à toit brun, dont les portes étaient largement ouvertes & les fenêtres bien éclairées.

— Entrons là, dit M. Landry, & tâchons de nous faire indiquer exactement le chemin qui mène à Val-sous-Bois. »

Il mit pied à terre, aida sa fille à descendre,

attacha les chevaux à un palis & passa le seuil de ces portes ouvertes à tous venants. Cécile allait le suivre, quand des gémissements sourds & un cri de douleur, effrayant, horrible, sortirent de ce logis où paraissait régner une grande agitation.

Plus surprise qu'alarmée, la jeune fille fit un pas en arrière; mais son père, se retournant vers elle, la rappela & lui dit :

« Ce sont des soldats français; entre sans crainte. »

Elle s'empressa d'obéir, & pendant que M. Landry cherchait quelqu'un qui pût lui donner les renseignements dont il avait besoin, notre amazone se mit à regarder, avec de violents battements de cœur, l'appartement où le hasard venait de l'introduire. C'était une grande chambre nue, la principale salle d'une mairie de village, dans laquelle on établissait une ambulance. Des soldats blessés reposaient à la file sur des lits dressés à la hâte; un prêtre, une dame âgée, vêtue de noir & quelques paysannes donnaient des soins à ces malheureux. Des hommes entraient & sortaient, les uns apportant de nouveaux militaires, les autres venant prendre, pour les déposer dans des voitures, ceux qui pouvaient être conduits à Besançon. Tout cela faisait beaucoup d'encombrement, & Cécile, dont la présence n'étonnait personne, & qui même n'éveillait point l'attention, trouvait à peine une place pour y poser son petit pied. Ayant heurté, bien malgré elle, un de ces pauvres soldats, elle s'arrêta, se pencha vers lui, & voulut lui adresser quelques paroles de pitié & d'encouragement; mais, n'apercevant sur ce lit de douleur qu'un cadavre recouvert du drap funèbre, elle s'interrompit brusquement, devint très-pâle, se détourna & se trouva face à face avec un autre blessé. Celui-ci la retint au passage, & d'une voix faible, la pria de lui donner à boire. Cécile, embarrassée, regardait autour d'elle; alors, une paysanne la prenant pour une des personnes qui étaient venues faire le service de l'ambulance, lui mit un verre entre les mains.

« Voici, dit-elle, qui apaisera un peu la fièvre de ce pauvre jeune homme. Il est bien mal. M. le curé & le docteur assurent qu'il ne passera point la nuit. »

Cécile approcha le verre des lèvres desséchées du moribond, & lui, soulevant avec peine sa tête enveloppée de linges sanglants, l'appuya sur le bras de la jeune fille, et demeura ainsi après avoir bu, immobile, pensif & muet.

A la fin cependant il murmura avec effort :

« C'est aujourd'hui samedi, vingt-deux octobre ? »

— Oui, répondit Cécile.

— Ce sera demain la fête de mon village, ajouta le mourant qui semblait se parler à lui-même. Il ferma les yeux &, pendant quelques minutes, de riantes visions, de chers souvenirs, les joies du temps passé, la mémoire des jours heureux lui firent oublier les tortures de l'heure présente. La jeune fille le regardait avec effarement; elle voyait

tomber sur sa manchette des gouttes de sang tiède; elle sentait passer sur son front incliné le dernier souffle de vie de cet homme &, tremblante, elle restait là, penchée vers lui, sans retirer son bras, sans oser même faire un mouvement.

Mais voici que du fond de la salle partit de nouveau une plainte déchirante, un cri aigu, perçant, épouvantable. Cécile leva les yeux & vit quelque chose d'horrible : un bras sanglant, qu'un chirurgien venait de couper. Alors, poussant elle-même des cris d'effroi, la pauvre petite amazone s'enfuit dans la cour, sans plus s'occuper du moribond dont la tête retomba brusquement sur l'oreiller.

M. Landry ne tarda pas à venir rejoindre sa chère enfant.

« Nous avons fait un joli voyage! lui dit-il. Sais-tu bien que nous sommes proche du champ de bataille? Au lieu de prendre le chemin du logis, nous avons marché comme les écrevisses, à reculons, & il nous faudra du temps pour arriver à Val-sous-Bois. Enfin nous ne nous égarerons plus, j'ai pu me procurer un guide, mais non sans peine, car on n'avait guère le loisir de s'entendre dans cette maison. Ah! quelles scènes! Tu as vu aussi, n'est-ce pas? Es-tu entrée dans la seconde salle? Non? Tu aurais admiré là une bien gentille infirmière, une jeune fille élégante, mignonne, distinguée, qui pensait les plaies, & regardait couper bras & jambes avec le sang-froid d'un vieux chirurgien. Mais voici notre guide & son cheval; partons, ma fille, sans perdre une minute. »

Dans un coin obscur de la salle où Cécile venait de faire cette courte apparition, il y avait un franc-tireur couché sur de la paille, car on n'avait point eu le temps encore de donner des lits à tous les blessés. La belle voyageuse n'avait même point tourné la tête du côté de ce jeune homme; mais lui l'avait vue, l'avait regardée avec une extrême attention. Quand elle avait paru sur le seuil, le visage altéré de ce malheureux s'était rasséréné soudain, &, dans ses yeux où brillait le feu de la fièvre, un observateur attentif eût pu voir se peindre une douce joie. Aussi longtemps que Cécile était restée, il ne l'avait point quittée du regard, &, tout en l'examinant ainsi, il pâlisait, il rougissait, il essayait de sourire; il semblait éprouver les plus vives & les plus douces émotions. Mais, lorsqu'il la vit tressaillir, crier, abandonner le blessé qui s'était appuyé sur elle, & s'enfuir en faisant des gestes d'horreur & d'épouvante, il poussa un profond soupir, son front se plissa, son sourire se changea en un rire amer, sa figure expressive redevenant très-sombre, & ses paupières appesanties s'abaissèrent lentement sur ses yeux.

« Souffrez-vous beaucoup? lui dit alors une voix de jeune fille, bien douce, bien émue, bien compatissante.

— Cécile! » s'écria-t-il en rouvrant les yeux.

Hélas! non, ce n'était point Cécile; la personne qui lui parlait ne ressemblait pas plus à mademoiselle Landry que la modeste violette à l'éclatante

& orgueilleuse tulipe. Elle n'avait ni le regard fier, pénétrant, assuré, ni la démarche altière, ni les traits si réguliers de la belle amazone. C'était une jeune fille blonde, svelte, mince, jolie sans doute, mais surtout agréable, attrayante, & dont le gentil visage avait une touchante expression de pitié, de douceur & de bonté. Comme l'homme auquel elle parlait la regardait avec surprise, en balbutiant quelques mots sans suite, elle appela la vieille dame en deuil.

« Ma tante, dit-elle, auriez-vous le loisir de venir un instant ? Ce blessé m'inquiète, il a un air si étrange.... et puis le voilà qui s'évanouit ; bonne tante que faut-il faire ? »

La personne qu'appelait cette voix charmante accourut, suivie du maire du village. Celui-ci eut à peine jeté les yeux sur le blessé, qu'il s'écria très-surpris :

« Mais, c'est M. Maurice Derbin.

— Quoi ! demanda la vieille dame, le fils de madame Derbin de Val-sous-Bois ?

— L'ami d'enfance de ma chère Cécile, murmura la jolie blondine en faisant respirer des sels au blessé.

— Oui, madame, c'est en effet M. Derbin de Val-sous-Bois, dit un jeune paysan qui portait aussi le costume de franc-tireur, & qui se pencha vers Maurice d'un air affectueux & inquiet.

— Lui, dans cet état ? reprit M. le maire ; c'est, en vérité bien surprenant ; on le citait comme un poltron fiéffé.

— C'est un bruit que ce pauvre ami lui-même a fait courir, & que vous pouvez démentir avec assurance. M. Maurice a du courage à revendre, j'en sais quelque chose, moi qui ne l'ai pas quitté depuis deux mois.

— Grand Dieu ! murmura la dame en deuil, que va dire sa malheureuse mère ? On assure qu'elle l'idolâtre.

— Cela est vrai, madame, & c'est pourquoi elle ne dira rien ; car elle ne saura pas que son fils est blessé, qu'il est en France, qu'il s'est battu... Voyez-vous, il ne faut pas qu'elle le sache, ce serait sa mort, & peut-être celle de mon bon camarade. Aussi je vous prie bien instamment, ainsi que mademoiselle & monsieur le maire, de garder ce petit secret. »

Tous trois affirmèrent qu'ils sauraient se taire & la bonne vieille dame offrit de soigner Maurice chez elle, où l'on devait transporter plusieurs des jeunes mobiles qui se trouvaient dans cette salle.

« Mais cependant, dit-elle, je me croirais obligée de prévenir madame Derbin si la vie de ce pauvre jeune homme était en danger.

— Non, non, madame, reprit le camarade de Maurice, sa blessure est douloureuse mais point mortelle ; je l'ai entendu dire au docteur. Ce pauvre ami serait bientôt sur pied si la chose ne se compliquait d'une fièvre & d'une contusion qu'il a gagnées dans les Vosges, & qui auraient dû l'empêcher d'assister au combat d'aujourd'hui.

— Comment, dans les Vosges ! Ceci n'est donc point sa première bataille ?

— Sa première bataille. Ah malheur ! Il est allé vingt fois au feu, comme mademoiselle irait à la danse. Il a attrapé sa contusion à Raon-l'Étape, & sa fièvre un peu partout ; aussi il était bien mal en point, quand nous avons battu en retraite ; &, pour le refaire, le capitaine l'avait envoyé à Val-sous-Bois, en lui recommandant de s'y tenir tranquille. Ah bien, oui, il y est resté longtemps ! Dès qu'il a su que l'ennemi se dirigeait sur Besançon, & qu'on se disposait à lui barrer le passage, il m'a écrit pour me demander de lui faire connaître le jour & l'heure, car il voulait absolument être de la partie, attendu que, cette fois, c'était sa vallée, son village, son foyer qu'il s'agirait de défendre. Bref, sachant combien il est têtue, j'ai fait ce qu'il désirait ; je suis allé le chercher à Val-sous-Bois, la nuit dernière ; même que madame Derbin m'a beaucoup remercié. Elle croyait, cette pauvre mère, que je venais dire au jeune homme qu'il était temps de filer en Suisse. Si elle savait la vérité, si elle avait vu tout à l'heure son doux Maurice, comme elle le nomme... Madame, il est resté un des derniers sur la rive droite de l'Ognon, & je pense qu'il y serait encore si un éclat d'obus... Ah ! il a reçu une bonne blessure. Mais il ne l'a point volée. Et tout maltraité qu'il était, il a eu encore le courage & la force de traverser la rivière à la nage. Mais le voici qui revient à lui, grâce à Dieu & à vos soins empressés, mademoiselle.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)



MIEUX QUE ÇA



L'Empereur Joseph II (si j'ai bonne mémoire),
Se plaisait à sortir souvent incognito,
Et cachait, ces jours-là, nous raconte l'histoire,
Le costume de cour sous un ample manteau.
Un jour donc, que grondait un violent orage,
Notre empereur, s'étant improvisé cocher,
Conduisait de sa main un modeste équipage
Que par un temps pareil on eût payé bien cher,
Quand un piéton au loin, d'une voix de tonnerre :
« Arrêtez ! » L'empereur obéit aussitôt.
« L'ami, dit le piéton, c'est un vieux militaire
Qui ne craint pas le feu, mais qui n'aime pas l'eau,
Pour l'uniforme neuf ; — permettez que je monte
A côté de vous, diable, il ne fait pas si beau
Qu'on ne puisse se mettre à couvert, et sans honte.
— Montez, lui dit Joseph. Ah ! ça, d'où venons-nous ?
— De chez un garde-chasse où l'on fait bonne chère,
J'ai mangé tout d'abord, tenez ! devinez-vous ?
— Hé ! quoi ? dit l'empereur, une soupe à la bière ?
— Ah ! oui ! bien mieux que ça ! — De la choucroute ? — Non.
— Un bifteck bien saignant sur des pommes de terre ?
Une longe de veau ? — Mieux que ça ! vous dit-on !
— Ah ! ma foi, dit Joseph, parlez, je ne sais guère.
— Un faisan ! mon digne homme ! un beau faisan doré !
« Un faisan, en dépit des édits de police,
Tiré sur les plaisirs de... de Sa Majesté ! »
Répond le vieux gourmet en frappant sur sa cuisse.
« Tiré sur les plaisirs ! voilà des déjeuners !
— Ah ! je vous en réponds ! » On entrait dans la ville,
Et, comme les grêlons tombaient drus et serrés :
« Faut-il, dit l'Empereur, vous mettre à domicile ?
— Je suis, dit le sergent, confus de vos bontés.
— Par exemple ! allons donc ! Le nom de votre rue ? »
Le sergent, l'indiquant, lui demande, en retour,
Quel il est ? — Le voulant punir de sa bévue :
« Maintenant, s'il vous plaît, monsieur, à votre tour,
Devinez, dit Joseph. — Militaire, sans doute ?
— Monsieur, vous l'avez dit ! — Lieutenant ? — Mieux que ça !
— Capitaine ? — Encor mieux, dit-il, allez ! j'écoute.
— Colonel ? général ? — Encor mieux que cela !
— Ah ! diable ! seriez-vous feld-maréchal d'Autriche ?
— Feld-maréchal ? Non ! non ! mieux que cela, monsieur,
Allez donc, poursuivez, et n'en soyez pas chiche.
— Sapristi ! mais alors vous êtes l'Empereur !
— Lui-même ! » dit Joseph, découvrant sa poitrine
Aux yeux du malheureux qui fait plaisante mine ;

Et montrant au soldat ses décorations
De mille ordres divers, de toutes nations :
« Lui-même ! — Ah ! pardon ! Sire, ah ! Dieu ! quelle aventure ! »
Gronde le vieux sergent honteux et confondu,
(Pas moyen de tomber à genoux en voiture !)
« Laissez-moi m'en aller comme je suis venu.
— Non pas, dit l'Empereur, riant de la méprise,
Point. Je vous descendrai devant votre maison. »
Le sergent accepta ; mais dans sa barbe grise,
Reconnaissant (trop tard, il est vrai) sa bêtise,
Se jura de n'agir, en toute occasion,
Qu'avec ruse, prudence et circonspection.

EUGÈNE LECLERC.

REVUE MUSICALE

UNE LOI SOMPTUAIRE

Musique de M. VICTOR MASSÉ, Paroles de M. PAUL DUBOURG.

Qui n'a pas entendu, dans les théâtres, les concerts, les salons ou les réunions intimes l'élégante & gracieuse musique de ce maître, appelé : Victor Massé ? Qui n'a pas emporté dans son souvenir quelques fragments mélodiques des *Noces de Jeannette*, de *Galathée*, de *Fior d'Aliza* ? A travers les rangs de la phalange artistique qui a conquis les suffrages du monde musical, nous devons citer M. Victor Massé comme un des plus éminents. Aussi l'administration du *Journal des Demoiselles* est-elle fière & heureuse à la fois de pouvoir offrir à ses abonnés une délicieuse opérette due à cet auteur, composée & éditée spécialement pour elle,

Nous avons déjà dit quelques mots d'*Une Loi somptuaire*, composition où l'auteur a développé sa verve, sa grâce & son originalité dans une voie plus large que celle qu'il avait suivie en ces sortes d'ouvrages réservés à notre publication.

M. Massé supposant, avec raison, que le temps & l'étude doublent les forces des élèves, leur a préparé, cette fois, une nourriture plus substantielle & plus abondante. Aussi seront-elles charmées de trouver, dans la composition nouvelle, une œuvre véritablement distinguée, dont certaines parties sont dignes d'obtenir de légitimes succès sur un théâtre moins restreint que les quatre murs d'un salon... l'ouverture est de ce

nombre. Le premier motif, d'un caractère calme & doux, dans le ton de *si bémol*, fait une opposition heureuse avec l'allure vive & pimpante de l'allegro en *ré majeur* qui la suit, & se soutient jusqu'à la fin du morceau. On devine déjà que le spectacle sera gai & que l'intérêt ne languira pas.

La pièce intitulée : *Ariette de l'Édit*, où se fait l'entrée en scène, est un vrai morceau d'opéra-comique. La phrase du commencement, en *fa majeur*, reprise *sotto voce* en *ré bémol* après le second roulement de tambour, renferme un contraste bien accentué. Rien n'est plus drôle que la gravité comique du *maestoso* à quatre temps qui vient après. C'est la lecture de l'*édit* par le tambour de la commune. Cette sorte de récit mesuré est accompagnée de la façon la plus originale par une basse qui doit donner beaucoup de poids aux paroles du fonctionnaire public.

On admire avec quelle facilité M. Victor Massé développe son idée, la promène capricieusement par toutes les modulations les plus inattendues, & la ramène sans effort à son point de départ. La rentrée dans le 6/8 est extrêmement brillante & écrite dans des cordes qui feront certainement valoir toutes les qualités vocales de l'exécutant.

Le numéro 2, intitulé *couplet* est une gracieuse mélodie qui sera, nous l'espérons bien, mise en vente quelque part, où il soit possible de se la procurer séparément à qui ne voudra que chanter :

C'est afin que la plus jolie
Chaque jour se trouve embellie !

Car c'est de la meilleure manière de l'auteur de
Eïor d'Alisa.

Le premier acte se termine par l'ensemble de la
Conjuration; une conjuration féminine ! Ici, le
compositeur a déployé toute la vigueur permise
dans un cadre aussi étroit. L'harmonie, savamment
combinée avec la situation, exprime bien l'orage
qui gronde dans les jeunes cervelles du sexe faible.
On veut les astreindre à une mise simple, & sup-
primer tous les atours de la coquetterie; elles s'in-
surgent contre cette loi barbare :

Nous le jurons !
A tout nous résisterons !

Le dialogue de Mirette avec le chœur est d'une
remarquable facture.

Dans le numéro quatre, il y a un tout petit
entr'acte, pendant lequel mère Lise entre en scène
avec son rouet. Là, se place un air ravissant
qu'elle chante en filant & où se trouve la note
tendre & expressive de la partition. L'accompagne-
ment imitatif qui revient chaque fois que mère
Lise fait tourner son rouet est d'une vérité d'ex-
pression, saisissante. Une pédale maintenue à la
basse sur le si-bémol produit le plus original effet.

La phrase modulée en *sol mineur* est délicieuse-
ment jolie, & pour quiconque connaîtrait son
Victor Massé, il ne serait pas besoin d'en nommer
l'auteur :

Batiste finement tissée
Qui me dira votre odyssée ?
Sort décevant,
Quand pauvre chiffon devenue
Vous serez sur la terre nue
Jetée au vent.
Hélas ! je vous ai vue naguère
Joli brin d'herbe sur la terre,
La tête en fleur.
L'homme aussi fleurit et s'efface,
Mais l'âme dont on perd la trace
Court au Seigneur !

Ces poétiques paroles ne pouvaient manquer
d'inspirer au compositeur une de ces mélodies
pleines de grâce & de fraîcheur, comme il en a tant
de fois écrit. M. Paul Dubourg, qui fait de si jolis
vers, entend très-habilement l'agencement scénique
& d'une idée en apparence fort simple, il sait faire
sortir bon nombre de situations intéressantes.

L'air du rouet est une pièce remarquable à tous
les titres & qui suffirait seule au succès de l'opérette.
Il serait à désirer que le *Journal des Demoiselles* fit
un tirage spécial pour les trois morceaux solos de
la partition. Ce serait dommage de priver les ama-
teurs du chant, d'une aussi charmante musique, &
l'on ne veut pas toujours acheter l'ouvrage entier
pour un ou deux airs.

Le chœur de la *Révolte*, numéro 5, est, selon
nous, la page dominante de l'œuvre. D'un rythme
animé du commencement à la fin; d'une allure
franche & ferme, il se maintient d'un bout à l'autre
au diapason de l'exaspération où se trouve la
troupe des jeunes révoltées :

Nous mettrons des pompons,
Des paniers, des jupons,
Tout garnis de dentelles;
Avec soin nous suivrons
Et nous observerons
Les modes les plus belles.

Ici, la colère est encore contenue, mais elle
éclate tout à fait sur ces paroles :

Cela, sachez-le bien,
Ne rapportera rien
A votre main rapace.

La phrase musicale est conduite avec une assu-
rance qui ne nous surprend pas de la part de
M. Massé. Les modulations naissent sous sa plume,
comme naissent les fleurs aux rosiers; on est
charmé, tout est fondu & nuancé avec un art
complet. Il n'y a rien d'inextricable dans cette
musique; elle est mélodique, facile à comprendre;
on en saisit aisément les harmonies qui sont
toujours belles, correctes & distinguées.

Le numéro 6, ensemble à l'unisson, d'un carac-
tère peu grave, fait diversion aux fureurs & aux
rires ironiques du chœur précédent. C'est l'ex-
pression du repentir après la désobéissance & la
révolte :

Ouvrez-nous,
Nous regrettons notre folie !

Rythmé d'une manière élégante & fort origi-
nale, ce morceau, quoiqu'un peu court, est ex-
trêmement soigné, & renferme des combinaisons
harmoniques de premier ordre. Il a l'avantage de
pouvoir être chanté en solo, si l'on veut.

Le petit finale numéro 7 & dernier, n'ajoute rien
au mérite de cet opérette. C'est un chœur d'alle-
gresse qui ramène le motif en *ré majeur* de l'ou-
verture.

On remarquera que cette partition ne contient
ni duo, ni trio, ce qui est souvent un écueil pour
l'exécution, car il ne faut pas oublier que les ac-
teurs doivent être souvent inexpérimentés. Cet
ouvrage sera donc aussi accessible pour les pan-
sionnats que pour les familles. Acteurs & auditeurs
y gagneront. La bonne musique est d'autant plus
nécessaire qu'on est jeune, parce que le goût se
forme dès l'enfance.

Somme toute, l'ouvrage de M. Victor Massé,
Une Loi somptuaire, est une de ces bonnes for-
tunes qui doublent la valeur artistique de notre
publication mensuelle.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique.

BLANC-MANGER

Amandes douces, trois onces — sucre blanc, dix onces — crème de lait très-fraîche, deux pintes — gélatine première qualité, 25 grammes — une quinzaine d'amandes amères,

Peler les amandes (douces & amères), après les avoir fait tremper au préalable dans un peu d'eau chaude — les piler ensuite, en incorporant un peu à la fois les dix onces de sucre (ne pas se servir d'un mortier en cuivre). Cette opération terminée, délayer la pâte d'amandes dans la crème de lait, & mettre le tout au feu, en ayant soin de remuer le liquide avec une cuiller. Laisser prendre quelques bouillons, & passer le tout à travers une serviette. Ajouter ensuite la gélatine, préalablement dissoute au feu dans une petite quantité d'eau. Après avoir bien opéré le mélange, il ne reste plus qu'à verser le liquide dans un moule en fer-blanc ou en étain, bien graissé à l'huile fine.

SOUPE AU MELON

Mettez sur un feu, dans du lait, trois cuillerées de riz ; lorsqu'il est crevé, sucrez-le. Coupez du melon en petits carrés, faites-le cuire avec très-peu d'eau et laissez-le égoutter dans une passoire. Au moment de servir et pas avant, mettez cette purée de melon dans le riz et servez.

..

LIQUEUR D'ANGÉLIQUE.

Coupez de l'angélique fraîche en tronçons longs & épais comme le doigt ; mettez-les au fond d'une bouteille ; joignez-y une livre de sucre candi & un litre d'eau-de-vie blanche. Laissez macérer au soleil pendant six semaines.

Recette simple & très-bonne.

CORRESPONDANCE

BERTHE A JEANNE

Vous allez dire que je suis mauvaise langue & bien peu charitable, chère Jeanne... mais je gagerais que j'ai voyagé la semaine dernière avec cette belle demoiselle excentrique — aujourd'hui madame — que vous avez rencontrée, il y a quelques mois,

faisant ses emplettes de noce dans des magasins où vous achetiez, en compagnie de Lucie & de Marie.

C'était en venant à Paris, de Maisons-Laffitte où nous sommes définitivement installés. Nous étions, mon mari & moi, arrivés à la gare un peu avant

l'heure, & nous charmions les ennuis de l'attente en examinant les allants & venants.

Nous ne tardâmes pas à voir entrer, comme un coup de vent, dans le petit salon réservé aux premières, une jeune femme blonde, dont les allures fringantes & la mise d'une excessive recherche me firent immédiatement penser à la fiancée dont vous & nos amies m'aviez entretenue à cette époque.

Elle renversa deux ou trois chaises sur son passage, bouscula quatre ou cinq messieurs qui se trouvaient sur son chemin & qui, cependant, s'écartaient le plus poliment du monde pour lui laisser une libre circulation. Puis, au lieu de s'asseoir tranquillement, comme les autres voyageurs, sur l'un des grands sofas qui règnent le long des murs, elle alla, à grand bruit, chercher un fauteuil dans un coin, l'approcha de la cheminée qui occupe le centre de la pièce, & s'y installa bien confortablement.

Alors, se dégageant, elle se mit, avec autant d'aisance que si elle eût été chez elle, à rétablir l'équilibre des plis de sa tunique & des boucles prétentieuses qui agrémentaient sa coiffure; puis elle reganta sa petite main, toute scintillante de bagues de prix, non sans l'avoir portée bien des fois à sa tête, sous prétexte de redresser les fleurs d'un chaperon qui s'attachait, par je ne sais quel secret, sur le sommet d'une coiffure des plus ébouriffées; enfin elle croisa ses mignonnes bottines à talons d'une hauteur démesurée, de façon à ce qu'elles dépassassent bien le bas de sa robe, très-ornée, elle aussi, de fanfreluches, & commença à tapoter, sur le marbre de la cheminée, un air de piano quelconque, tout en se mirant complaisamment dans la glace placée en face d'elle.

Tous les yeux étaient tournés de son côté, & je vous assure bien que ce n'était point de façon à flatter son amour-propre!...

« Voilà donc, me dit tout bas mon mari, ce qu'on appelle une femme à la mode?... Béni soit Dieu, ma petite Berthe, de ce que tu n'aies pas eu la velléité d'en être une aussi!...

— Je crois bien, mon ami, interrompis-je en riant, que, dans ce cas-là, je ne serais point devenue la tienne?

— A coup sûr! répondit-il avec énergie. Comment veux-tu que l'on confie le bonheur de sa vie, l'honneur de son nom, l'avenir de sa famille, l'éducation de ses enfants à une de ces poupées coquettes, qui ne songent qu'à s'attifer plus ou moins ridiculement afin d'attirer, coûte que coûte, l'attention sur elles? »

Pendant ce temps, nous attendions toujours — le train, décidément, avait du retard — nous repûmes notre charitable examen.

La jeune dame aux blonds cheveux avait cessé de jouer du piano sur la cheminée; pour occuper ses loisirs, d'une manière variée, elle débarrassait maintenant de son papier & de ses ficelles, une ravissante assiette de faïence ancienne qu'elle

avait déposée, soigneusement emballée, auprès d'elle, lors de son arrivée dans la salle d'attente, & qu'elle semblait examiner en connaissance éminente, l'éloignant complaisamment de ses yeux, puis l'en rapprochant, ou bien braquant dessus son binocle, comme pour mieux se rendre compte de la finesse du dessin ou des couleurs.

L'attention dont elle avait d'abord été l'objet, de la part des désœuvrés là présents, s'était entièrement reportée sur l'assiette — « beaucoup plus digne d'admiration que la propriétaire! » — entendis-je murmurer peu galamment près de nous par deux jeunes messieurs qui ricanaient en regardant la dame.

En ce moment, entra une autre jeune femme un peu plus âgée que la première, brune, distinguée, modeste dans sa démarche comme dans sa mise, & aussi simple, aussi naturelle que l'autre l'était peu. Chose étonnante, cette charmante femme se dirigea tout droit vers la première, à qui elle tendit une main cordiale, en disant, à demi-voix : « J'ai vraiment du bonheur de te trouver encore ici ; je croyais le train parti !

Tandis que la blonde prétentieuse lui répondait je ne sais quoi, je lus clairement dans les divers regards qui observaient, comme nous, une vive expression d'étonnement, à l'aspect de ces deux femmes, si différentes l'une de l'autre, qui cependant paraissaient si bien ensemble... Et, tout de suite, pensant à cette belle brune si raisonnable & si sensée, qui accompagnait sa folle cousine dans les magasins où vous vous étiez rencontrées, je me dis : « Plus de doute... voilà bien les héroïnes du récit de Jeanne ! »

Enfin le son aigu du sifflet d'arrivée se fit entendre, & tandis que nous nous empressions de monter dans ce train que nous avions si longuement attendu, nous perdîmes de vue les deux objets de notre curiosité. Toutefois, ce ne fut pas sans que mon mari, à qui je venais de faire part de ma supposition, n'eût déclaré que « si la jeune dame brune était sa femme, à coup sûr il lui interdirait la société de sa cousine, car il ne voudrait point qu'on pût lui appliquer le proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, etc. » Vous savez le reste, chère Jeanne... mais peut-être trouvez-vous mon cher mari bien sévère? Il est certain qu'il est terrible sur ce chapitre. N'a-t-il pas raison, après tout? C'est si fragile la bonne renommée d'une jeune femme!

Deux ou trois jours après cette rencontre, en allant pour la première fois, avec ma fillette, à l'établissement de bains froids qu'on m'avait dit très-bien organisé, j'y retrouvai nos deux compagnes de la gare : la blonde, en costume de baigneuse blanc & cerise, aussi extravagant & recherché que sa toilette de ville; la brune, modestement vêtue toujours, de noir liseré de bleu de ciel; la première, laissant prétentieusement flotter sa crinière dorée au cours de l'eau; la seconde, enfermant, sans la moindre coquetterie, ses beaux

cheveux d'ébène dans l'affreux petit bonnet de toile cirée traditionnel. La première, ayant encore les doigts voire même les bras, chargés de bagues et de bracelets — ce qui est bien imprudent, entre parenthèses, et tout à fait ridicule en semblable circonstance — prenait une leçon de natation & semblait poser pour la nombreuse galerie. L'autre, nageait correctement, modestement, sans se préoccuper de personne & sans penser surtout, c'était bien évident, que personne pût se préoccuper d'elle.

Eh bien, chose singulière & bien faite pour guérir des prétentions, en pareil cas, la jeune dame blonde, malgré son brillant costume rouge & blanc, malgré ses bijoux & ses cheveux flottants — qui ne flottaient plus gracieusement du tout

à la sortie de l'eau, & pendaient, au contraire autour d'une figure verte de froid, comme une figure de noyée! — la blonde, dis-je, était affreuse lorsqu'elle rentra dans sa cabine... tandis que sa cousine, malgré son costume sombre, était *presque jolie*, animée par l'exercice qu'elle venait de prendre, sous son petit béguin de toile cirée.

Moralité. — Le mérite modeste l'emporte toujours sur la prétention sans mérite, & voire même avec mérite!

Soyons donc modestes — c'est à la portée de chacun — & tâchons d'acquiescer, en même temps, le mérite en question. — Cela, par exemple, c'est un peu moins facile... mais avec du travail & de la bonne volonté!

Au revoir, chère Jeanne.

BERTHE.

MODES

Il n'est question de tous côtés que de départs pour les eaux ou les bains de mer. Le grand talent consiste, dans cette circonstance, à savoir emporter les toilettes nécessaires pour différentes occasions, sans pourtant trop augmenter ou compliquer ses bagages.

Dans cette hypothèse je vais indiquer des costumes pouvant servir à plusieurs fins. Il est utile, si toutefois on a l'intention de s'abonner aux casinos, d'organiser une toilette élégante, en prévision de soirées probables.

Pour une jeune femme, il sera facile d'utiliser à cet effet des volants de dentelle noire. Le métrage habituel est de 7 à 8 mètres. Il faut, sans les couper, prendre le milieu d'un de ces volants, et faire retomber en la cousant, une dentelle au bord de l'autre, de façon à former une large & longue écharpe, qui fera jupe. Elle sera relevée avec trois plis de chaque côté, et les deux bouts de cette écharpe seront noués par derrière, très-près de la taille, en retombant assez bas sur le jupon de dessous. — Le corsage montant sera ouvert, & recouvert d'un fichu de dentelle noire croisé, dont les bouts retomberont devant sur la jupe. Les manches, unies, seront ornées de dentelle en revers.

Cette toilette de dentelle noire se placera sur un dessous de couleur ou sur un dessous tout noir. Le corsage de dessous sera montant ou décolleté. Dans le dernier cas, on aura les manches courtes et les bras nus. On pourra mettre des fleurs naturelles ou artificielles au corsage pour l'élégantiser.

Le blanc conserve sa vogue. Les costumes en jaconas blanc avec volants plissés, petits plis et entre-deux brodés, sont très comme il faut; mais ils coûtent fort cher de blanchissage. Pour remédier à cet inconvénient, je conseille d'employer de la sultane blanche.

J'ai vu un fort joli jupon de cette étoffe avec onze petits volants rouleautés en pareil. Le tissu ayant beaucoup de soutien, il faut mettre peu d'ampleur aux volants, qui sont en biais.

Ce jupon serait d'un charmant effet sous la dentelle noire dont je viens de parler. Avec un bouquet de roses au corsage, cela ferait une très-jolie toilette de soirée. Il pourrait également se porter sous des robes de couleur, telles que cachemire bleu de ciel, foulard rose, etc.

Par exemple, nulle étoffe ne peut remplacer le jaconas, nansouk ou mousseline double pour les peignoirs blancs; par la chaleur, rien n'est aussi commode, surtout à la campagne. Il y en a de charmants dont le lé du devant simule un jupon de dessous, et est orné en tablier jusqu'à la taille. Les uns ont des bouillonnés séparés par des entre-deux brodés; les autres, des petits plis et des entre-deux de guipure; ou bien des volants en étoffe pareille, ou en Valenciennes.

Ils ont presque tous, au bas, un volant surmonté d'entre-deux, de bouillons et de petits plis. Quelques-uns sont simplement festonnés. L'ornement du peignoir suit de chaque côté le lé du tablier.

On m'a montré, pour les jours de grandes chaleurs, des petits paletots-sacs ou cintrés, en jaconas et en mousseline, avec entre-deux de valenciennes ou de guipure, petits plis et volants de dentelle autour, ou garniture festonnée, ou simplement ourlée. On peut avoir la petite jupe semblable, et mettre sur le paletot une ceinture soit en cuir, soit en ruban. Avec une jupe de dessous en soie noire, et un corsage noir décolleté, cela ferait une jolie toilette facile à porter.

Puisque je parle *lingerie*, je recommanderai un joli genre de cols et de manchettes, en toile fine, festonnée de couleur: noir, rouge, bleu, rose,



LITH. DUPUY, 32, R. DES PETITS HÔTELS.

Nº 3951.

Modas de París
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Modas et Coiffes de Madame Tarol, Rue Favart, 4.

Etoffes des Magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 109.

Touillards de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 42.

Rubans et Passementiers des Galeries de Choiseul, Rue des Petits Champs, 36.

Corsets de M^{les} de Vertu Sœurs, Rue Aubert, 12.

Ayuntamiento de Madrid



lilas Il faut avoir la cravate de nansouk ou de mousseline festonnée de même. — Cols de toile forme *paysan*, sous lesquels on met une large cravate, faisant un énorme nœud. Il y a pour cet usage de fort jolis foulards unis ou à carreaux, assortis avec ceux qui ornent les chapeaux. — Les petits cols droits et montants sont toujours bien portés; mais pour la chaleur on leur préfère les cols évasés et les cols ouverts.

Les plissés plats, les ruches et les garnitures de dentelles se mettent dans les corsages ouverts et dans l'intérieur des larges manches.

Les costumes du matin et de voyage se font beaucoup en coutil, étoffe de résistance, et aussi en toile de Vichy. Ceux d'excursions lointaines se font en drap. Voilà deux modèles simples et solides. L'un est en petit drap chevrot *gris*.

Jupe ourlée et piquée. — Paletot un peu cintré derrière, avec un pli double dans le dos, et un pareil de chaque côté, devant. Boutons de nacre grise. — Ceinture ronde en étoffe grise piquée deux fois. — Manches à revers. — Jupons de dessous en tartan écossais *vert et bleu*, avec un volant de 60 centimètres, à gros plis. — Chapeau de paille noire, avec aile verte et bleue.

L'autre est en sergé beige foncé.

Le jupon de dessous est en même étoffe marron avec deux volants froncés, ayant pour tête un plissé à la vieille. — Jupe liserée de marron; petite veste anglaise avec revers, parements et boutons également marrons.

Chapeau de paille marron orné de plumes naturelles beige. Voile de gaze marron.

S'il fait très-chaud, les jupons de ces deux costumes pourront être en foulard ou toile d'Alsace marron. J'ai vu plusieurs jupons faits avec cette étoffe, dont les volants étaient festonnés ou garnis de galons de fil blanc. Cela joue très-bien la soie. La satinette fait aussi de très-jolis jupons, et même des costumes entiers. La batiste du Japon, également, la toile canevas, etc.

La grenadine noire unie, la grenadine damassée, la grenadine dentelle s'ornent toujours de dentelle noire plus ou moins perlée de jais. On ne fait, le plus souvent, qu'un tablier sur un jupon de soie. Il est retenu en arrière par une écharpe ou de larges rubans de soie, de la couleur du jupon de dessous. Dans la rue, le noir est toujours préférable.

On voit beaucoup de dentelles brodées de petites paillettes d'acier bleuté. Cela étincelle au so-

leil et lutte de brillant avec le jais. J'ai admiré la toilette suivante, destinée à une grande élégante. Je la cite comme nouveauté. Elle est en faille *bleu acier*; le jupon est composé de trois volants plissés, étagés, tous plus hauts derrière que sur le devant. Chaque volant est repris à trois doigts de la tête, et le reste, quoique plissé, se soulève librement. Petite jupe tablier, garnie d'un entre-deux de dentelle, paillété d'acier bleuté, et d'une frange pluie d'acier. Une très-large écharpe de soie bleue, de teinte beaucoup plus claire, l'attache par derrière. — Corsage forme *Jeanne-d'Arc*, tout paillété, sauf les manches. Le bas du corsage a la même frange, pluie d'acier, que la jupe.

Un autre costume m'a été montré; c'était tout le contraire. Le corsage était uni, et les manches seules étaient paillétées.

Chapeau de paille noire avec étoiles d'acier bleuté et plumes bleu clair, comme l'écharpe du costume.

Les petites perles taillées, d'acier ordinaire, s'emploient également en broderies. On les mélange de soutaches de même nuance. Cela fait très-bien sur une étoffe grise ou bleu de ciel.

Les toilettes toutes bleues et celles toutes roses conviennent aux jeunes filles. On trouve des tissus de laine de nuances charmantes, à des prix extraordinaires de bon marché.

On peut faire ces costumes tout en pareil, avec garnitures simplement ourlées, ou bien avec revers, ceinture et boutons de faille de même couleur. On en voit dont la petite jupe et le corsage sont ornés de broderie anglaise ou de broderies russes en soie floche blanche.

J'ai trouvé charmant le costume suivant, porté par des petites filles de cinq à sept ans.

Il est en sultane ou popeline de laine *rose uni*.

La jupe est toute plissée à gros plis plats, laissant un espace uni sur le devant. — Long gilet pareil, à boutons de coton blanc. — Veste Louis XV, à taille très-longue, tombant très-bas sur la jupe. Cette veste se boutonne au cou, et ouvre sur le gilet en s'écartant vers le bas. De chaque côté, brandebourgs en galon de coton blanc, retenus par des boutons. Même ornement aux poches.

Gros nœud de faille marron, sous la veste.

Cravate et bas marrons.

Chapeau de paille marron, bordé de velours, orné de ruban de faille.

Plume ou aile marron.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune femme. — Robe en faille de deux tons. Tablier bouillonné avec biais garnis de guipure perlée. — Jupe à traîne, ornée de cinq grands volants; large draperie doublée sur le côté, formant revers. — Corsage montant avec basque ronde devant, plissée

derrière en coquillé et doublée; les pointes de la basque sont retenues par une boucle en nacre; la blonde perlée garnit le tour du corsage. — Manche bouillonnée, étroite au poignet. — Col-rabat en blonde perlée, avec biais en faille de la nuance de la robe et fermé par une petite branche de roses. — Chapeau fanchon en dentelle perlée, ornée de roses.

Toilette de jeune fille. — Robe en faille et gaze de soie de deux tons, ornée de volants en gaze et en faille alternés, surmontés d'une ruche en taffetas découpé. — Tunique en gaze de soie garnie d'une ruche et d'un effilé; pouff relevé par un nœud en faille avec bouts garnis d'un effilé en soie. — Corsage ouvert à longue basque pointue devant, plissée et relevée derrière par un nœud en faille; le haut du corsage est orné de biais en gaze, formant un large revers terminé en carré et retenu par un nœud en ruban; l'encolure est coquillée et forme une pointe soulevée de chaque côté; ruchié en blonde autour du cou. — Manche arrondie dans le bas, garnie de deux volants surmontés d'une ruche en taffetas découpé avec nœud. — Chapeau en paille de riz, avec fond mou en faille; devant, roses posées en diadème; derrière, nœud en ruban avec une boucle en nacre; dessous, plissé en organdi.

Toilette de petite fille de six à sept ans. — Costume en foulard. — Jupe plissée tout autour, excepté sur le devant, qui est tout à fait plat. — Jaquette longue avec gilet mousquetaire boutonné devant. La jaquette, qui est ouverte à revers dans le bas, est garnie tout autour d'une large bande en broderie anglaise; poche sur le côté. La garniture forme col marin derrière, et se termine en pointe devant. — Manche à coude, ornée dans le bas d'un revers formé par la garniture en bro-

derie anglaise. — Ceinture en faille sur la jupe. — Chapeau en paille belge, relevé derrière, orné d'une guirlande de bruyère et d'un nœud en faille.

SEPTIÈME CAHIER

Garniture. — Déshabillé. — Toilette de campagne. — Garniture. — Dessin perlé en soutache. — Spencer. — Tournure en crin. — Corset parisien. — Devant de cheminée. — Galon perlé. — Eugénie. — Volant. — Écharpe algérienne. — Tricot pour couverture. — Garniture dentelle renaissance. — Garniture guipure Richelieu. — Dentelle lambrequin, crochet et mignardise. — Chapeau bains de mer. — Écusson avec F. T. enlacés. — Chapeau de jardin. — Costume. — Toilette d'intérieur.

PLANCHE VII

PREMIER CÔTÉ.

Corsage }
Jupe } 2^e toilette, gravure du 1^{er} juillet.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Écharpe algérienne, pages 4 et 5 } cahier de Juillet.
Spencer, page 2 }
Jaquette pour petite fille (gravure du 1^{er} Juillet).

Explication du Rébus de Juin : *Beaucoup faire et peu parler.*

RÉBUS

